

LA PÉROUSE

Explication de l'Énigme Historique de Novembre.

La Pérouse était né à Alby en 1741; il entra de bonne heure dans la marine, et devint capitaine de vaisseau. Il fut envoyé en 1782 en Amérique, afin de détruire les établissements des Anglais dans la baie d'Hudson; cette entreprise réussit complètement, et attira l'attention publique sur le hardi marin.

Louis XVI, qui était un des meilleurs géographes de son royaume, résolut de lui confier le soin d'un voyage de découverte autour du monde; il lui traça ses plans, fit de sa main les cartes de ce long parcours, auquel il attachait une grande importance, et La Pérouse s'embarqua en 1785, à Brest, sur la frégate *la Boussole*; l'*Astrolabe* naviguait de conserve avec lui. Il visita les côtes de la Tartarie, du Japon et de la Nouvelle-Hollande; mais après trois ans on cessa absolument d'avoir de ses nouvelles; on sut seulement que deux de ses compagnons, de Langle, commandant de l'*Astrolabe*, et le naturaliste Lamanon, avaient péri, de la main des sauvages, dans l'île des Navigateurs. Pendant trente-six ans on fit en vain plusieurs voyages d'exploration sur les côtes où il pouvait avoir péri; son sort préoccupait toujours le public, et tous les gouvernements qui se sont succédé en France y prenaient le même intérêt; sa veuve, désolée, offrait l'image de cette poignante inquiétude, de cette douleur sans consolation que de nos jours lady Franklin aussi a subie, lorsqu'en 1827, le hasard fit découvrir au capitaine anglais Dillon quelques débris des deux frégates de La Pérouse, sur les rochers de l'île Vanikoro, en Océanie. — Dumont-d'Urville, l'année d'après, visita ces lieux et obtint quelques renseignements de la bouche des sauvages; voici comment un journal de Londres rendit compte de l'expédition, à l'époque même où elle eut lieu :

« Le capitaine Dumont-d'Urville, commandant l'*Astrolabe* (1), qui avait été envoyé à la recherche des débris de l'expédition de La Pérouse, paraît avoir trouvé l'endroit où les bâtiments de l'expédition firent naufrage. Ce fut sur la côte sud de Vanikoro, et non de *Manicolo*, que les deux bâtiments se perdirent sur des rochers pendant une nuit très-obscur.

Les naturels, interrogés par un interprète, déclarèrent qu'un matin ils avaient vu une immense pirogue échouée contre le récif, où elle fut promptement démolie et engloutie dans les flots. — Environ trente hommes de son équipage parvinrent à s'échapper dans un canot et abordèrent sur l'île. Le jour suivant, les insulaires aperçurent une seconde pirogue semblable à la première, échouée sur un fond régulier, de quinze à dix-huit pieds d'eau; elle y demeura

longtemps sans être détruite. Tous ceux qui la montaient descendirent à terre, où ils rejoignirent les hommes de l'autre navire, et travaillèrent sur-le-champ à construire un petit bâtiment des débris de celui qui n'avait point coulé. Après six ou sept lunes de travail, ils quittèrent l'île, suivant l'opinion la plus répandue. Néanmoins, la place précise du naufrage ne fut point indiquée sur-le-champ par les naturels; mais le présent d'un morceau de drap écarlate leur inspira des dispositions plus favorables, et ils montrèrent un endroit où l'on distinguait au fond de la mer, à trois ou quatre brasses sous l'eau, des ancres, des canons, des boulets.

Certain, d'après ces preuves matérielles, que c'était là le lieu où La Pérouse avait fait naufrage, M. d'Urville fit ériger sur la côte un monument funèbre : c'était un mausolée de pierres rudes, surmonté d'un obélisque quadrangulaire, portant sur une de ses faces cette inscription :

A LA MÉMOIRE

DE LA PÉROUSE ET DE SES COMPAGNONS,

L'*Astrolabe*,

14 mars 1828.

Un détachement de dix hommes défila par trois fois devant ce mausolée, et fit trois décharges de mousqueterie, tandis que la corvette tirait un salut de vingt et un coups de canon. »

Le mystère qui si longtemps couvrit le sort de La Pérouse, a inspiré les poètes : Millevoye disait dans son poème du *Navigateur* :

... Toi que nos longs regrets
Demandèrent quinze ans aux abîmes muets,
Tu m'apparais, couvert d'un voile triste et sombre...
Est-ce toi, La Peyrouse?... ou n'est-ce que ton ombre ?

Alexandre Dumas termine en ces termes une ode consacrée au malheureux marin :

Que fais-tu loin de ta patrie,
Qui t'aimait entre ses enfants,
Lorsque pour ta tête chérie
Elle a des lauriers triomphants ?
Pour toi la mer s'est-elle ouverte ?
Dors-tu sur un lit d'algue verte ?
Ou, par un destin plus fatal,
Sens-tu tes pesantes journées
Rouler sur ton front des années
Qu'ignore le pays natal ?
Et pourtant, te dictant la route,
Un roi t'a tracé ton chemin ;
Mais du ciel le pouvoir sans doute
A brisé le pouvoir humain.
Et tandis qu'à leur ignorance
Du retour sourit l'espérance,
Dieu, sur les tables de la loi,
A deux différentes tempêtes,
A déjà voué les deux têtes
Du navigateur et du roi !...

(1) En souvenir de La Pérouse, le nom de l'*Astrolabe* avait été donné à une nouvelle corvette de la marine française.

BIBLIOGRAPHIE

DU LUXE

AU POINT DE VUE CHRÉTIEN

Par le R. P. HUGUET (1).



Le digne auteur de ce nouveau livre a entrepris une véritable croisade contre l'esprit du siècle, et c'est bien une guerre sainte que celle qui, au nom de l'Évangile et de la Croix, interdit la médisance dans les discours, la licence dans les amusements, et, dans les dépenses, le luxe, ce grand ennemi des pauvres. On se souvient que le P. Huguet a traité les deux premiers sujets, et que nous avons rendu compte de ces écrits : son nouvel ouvrage n'est ni moins utile, ni moins convaincant que les précédents.

Il s'est appuyé sur la religion chrétienne et sur son divin Instituteur, sur les Pères, sur les écrivains pieux, sur tous les maîtres de la théologie morale, pour montrer combien le luxe est condamnable ; il s'est appuyé sur les aveux des gens du monde, rassasiés de richesses, pour montrer combien il est vain, et combien peu il contribue à la félicité. Notre Seigneur lui-même ne l'a-t-il pas condamné, ce luxe, ce superbe superflu, dans l'histoire de Lazare et du mauvais riche ? Que reproche-t-on à ce riche ? Ses richesses avaient-elles été mal acquises ? L'Évangile ne le dit pas. Avait-il des mœurs dissolues ? L'Évangile ne le dit pas non plus. Avait-il refusé l'aumône à Lazare ? L'Évangile ne le dit pas. Il souffrait même à sa porte ce pauvre couvert de plaies, triste spectacle qu'un homme dur eût éloigné de ses yeux. Mais *il était vêtu de pourpre et de lin, et se traitait magnifiquement tous les jours*. Voilà son crime, voilà le motif de son éternelle condamnation : le luxe l'a éloigné de Dieu et du pauvre, et voilà pourquoi, ayant voulu avoir les biens en cette vie, il les a perdus dans l'éternité.

D'après cette parabole, croyez-vous, chères lectrices, que le P. Huguet ait eu si grand tort de faire un livre contre le luxe ? N'a-t-il pas rempli son devoir de prêtre et de chrétien en exposant d'une manière familière, accessible à tous les esprits, ces éternels préceptes de la morale évangélique, que notre siècle défigure à plaisir ? Virgile, interprétant la morale païenne, disait jadis : *Heureux celui qui voit le riche sans envie et l'indigent sans pitié* ! Notre siècle envie le riche (en quoi il est inférieur aux païens eux-mêmes), et n'a pas pitié de l'indigent. Le disciple de Jésus-Christ, au contraire,

n'envie personne et ressent pour tous ses frères, et surtout pour les misérables, une active et charitable sympathie. La charité est la devise du chrétien, mais la charité exclut le luxe et ces vaines dépenses personnelles, ces recherches de la vanité et de la mollesse, qui sont toujours prélevées sur l'aumône, patrimoine inaliénable de l'indigent !

« Pour justifier leur vie et leur indifférence envers le pauvre, les riches se sont persuadé ou ont fait semblant de croire que le luxe lui est utile, en lui donnant l'occasion de travailler ; qu'il encourage le commerce et développe l'industrie, et ils ne tarissent point dans l'énumération des avantages qu'il procure aux peuples et aux États.

» On dit que le luxe, occupant beaucoup de bras, fait vivre les nations, que c'est là une des sources de leurs richesses.

» Mais l'Écriture sainte, la sagesse païenne elle-même, d'accord avec l'histoire du passé et la triste expérience du présent, protestent contre cette doctrine de la moderne économie politique qui n'a que la matière pour base. Parmi les causes qui ont amené la chute de Rome, le satirique romain place en première ligne les folies du luxe des dames, dont chacune, disait-il, dans sa toilette porte plusieurs milliers de sesterces.

» Il en est de même aujourd'hui : les femmes de la bourgeoisie et des classes inférieures, en voulant imiter les excentricités du luxe des classes supérieures, consomment dans la parure d'une seule soirée les chétifs appointements de toute une année de leurs maris, et même la dot de leurs filles et le patrimoine de leurs maisons... C'est là une des plus puissantes causes de tant de misère, qui vient souvent s'établir dans des maisons où régnait l'aisance ; de tant de banqueroutes rauduleuses qui, d'un seul coup, ruinent un si grand nombre de familles ; de tant de spéculations financières qui, bien souvent, ne sont autre chose que de nouvelles découvertes pour tromper la crédulité publique ; enfin de tant de procès scandaleux, qui effrayent pour le présent et font trembler pour l'avenir de la société... »

Le goût immodéré du luxe a pour premier effet d'endurcir le cœur et de retrancher du budget la part des pauvres. On n'est véritablement et solidement généreux qu'avec des goûts simples. Le P. Huguet, après avoir insisté sur le devoir et le mérite de l'aumône, cite des exemples admirables de générosité, donnés par des personnes pauvres elles-mêmes, mais qui ne savaient pas se refuser le plus noble des plaisirs, celui de donner. Nous en citerons un : « Dans la seconde ville de France, à Lyon, il est d'usage qu'au commencement de l'hiver, chaque paroisse fasse pour les pauvres une quête à domicile. Or, il arriva que, dans une maison, les quêteurs se présentant au premier étage

(1) Un volume, chez Sarlit, 25, rue Saint-Sulpice, Paris. Prix 1 fr. 50 ; par la poste, 1 fr. 75.

reçurent une pièce de vingt francs; au troisième, une pièce de vingt sous fut acceptée avec une égale reconnaissance. Arrivés à cet étage, ils virent au haut d'une échelle une mauvaise porte : « Est-ce un logement habité ? demandèrent-ils à la personne qui les reconduisait. — Oui ; mais ne vous donnez pas la peine de monter, ce sont deux pauvres ouvrières, si pauvres qu'elles ont plus besoin de recevoir qu'elles ne sont en état de donner.

— N'importe ! notre bourse est garnie, et s'il faut donner, ce sera une belle occasion. »

Les députés des pauvres frappent, on ouvre, et deux ouvrières les accueillent avec joie ; c'est qu'elles avaient l'habitude de faire leur petite bourse des pauvres. Sur une pauvre crédence, ornée, vaille que vaille, de papier découpé, était une pauvre statue de plâtre représentant la sainte Vierge, et aux pieds de la statue, une tirelire en terre cuite. C'était là que les saintes filles déposaient sou à sou leur part de grandes privations. Le vase est brisé et l'on y trouve, argent consacré à Dieu, la somme de vingt-sept francs.

Quelle magnifique aumône et quel luxe de charité ! Quel est le riche, abandonné à ses fantaisies, qui prélève une telle dîme, non sur les besoins, mais sur les plaisirs de chaque jour ?

Le luxe ne conduit pas seulement à l'endurcissement du cœur, il mène à l'injustice et à l'improbité. Dans une retraite que le P. de Ravignan prêchait à des femmes distinguées de Paris, ce mot : *Mesdames, payez-vous vos dettes ?* ne fut pas sans retentissement ; il touchait à la plaie secrète de plus d'une famille ; et cette gêne, qui souvent ronge mystérieusement les situations les plus brillantes, d'où vient-elle, si ce n'est de l'excès des dépenses et de l'amour immodéré du paraître ?

Et cependant, jamais le luxe n'a pu donner le bonheur, jamais le luxe n'a comblé l'abîme qui est au

fond de l'âme humaine. « Le bonheur n'est pas là ; le bonheur est chose de l'âme et non du corps, il ne s'achète pas. Le bonheur, c'est aimer Dieu jusqu'à l'adoration, c'est aimer ses frères jusqu'au dévouement : le luxe n'est que l'égoïsme.

» Le bonheur, ah ! il vient s'asseoir au foyer d'une famille aux goûts modestes, où l'on travaille, où l'on aime, où l'on prie. Là, des joies sans bruit, sans éclat et peu coûteuses, viennent réjouir des âmes simples, délicates et sensibles ; là on respire une douce paix, parce que les désirs y sont modérés ; là on jouit vraiment, parce qu'on est toujours content de ce que Dieu donne. Si quelquefois le luxe vient s'étaler devant ses yeux, on dit alors comme le sage antique : *Que de choses dont je puis me passer !* et l'on se fait bien riche, riche de ce dont on n'a ni besoin ni envie...

» Vanité et affliction d'esprit sous le soleil, mais surtout dans les hautes places ! s'écrie un homme qui a vécu au milieu de la cour de Louis XIV. Le néant n'y est pas moins néant qu'ailleurs ; car il l'est également partout, mais il y est plus menteur. C'est une décoration qui n'est pas moins creuse, qui est plus ornée : elle allume les espérances, elle irrite les désirs, mais elle ne remplit jamais le cœur... Semblables à ces dieux du paganisme que les vers rongent sur leurs autels, l'ennui, les soucis, les dégoûts rongent en secret ces âmes superbes dont le vulgaire imbécile envie la félicité...

Voilà des citations bien sévères et un article bien sérieux ; mais, chères lectrices, vous nous le pardonnerez ; puisqu'on dit que le luxe ruine les empires, pour prévenir le malheur de la famille et de la patrie, ne faut-il pas s'adresser aux femmes ? — Les hommes font les lois, les femmes font les mœurs.

Mme BOURDON.

LE LIS D'ISCHIA

L'Afrique subissait le joug des Romains ; depuis de longs siècles, Carthage n'était plus ; une nouvelle Carthage, ville de rhéteurs et de poètes, avait remplacé la cité phénicienne ; d'autres villes s'élevaient élevées à l'abri des aigles romaines, et peuplées par les affranchis et les vétérans du grand empire, gouvernées par les proconsuls que nommait la ville maîtresse du monde, elles avaient refoulé dans les gorges de l'Atlas les premiers habitants de ces rivages, les Numides, les Berbères et quelques malheureux descendants des compagnons d'Annibal. Rome avait l'empire, elle régnait ostensiblement par ses dieux et par ses armes ; mais déjà ses nefes conquérantes avaient apporté d'autres maîtres à ces rives longtemps barbares, et un nouveau Dieu combattait, victorieux, et les divinités du Latium et les cruelles idoles de la Phénicie : l'Afrique avait accueilli l'Evangile et la Croix.

La parole sacrée recevait là comme ailleurs son accomplissement. Le Maître a dit à ses disciples :

« Vous serez haïs à cause de mon nom, et ceux qui vous persécuteront croiront faire une œuvre agréable à Dieu. » Les magistrats romains essayaient de noyer dans son propre sang l'Eglise naissante, mais les chrétiens fidèles savaient mourir, et de nouvelles générations d'âmes, élues pour le ciel naissaient du sang des échafauds et de la cendre des bûchers. Sang de martyrs, semence de chrétiens. — Ce fut au temps de Dioclétien que la persécution sévit avec le plus de fureur. L'enfer allait perdre sa proie, de nouvelles destinées s'apprétaient pour le monde, le Labarum de Constantin gravitait déjà dans les cieux, et les anges rebelles soufflaient dans le cœur des princes de la terre une rage nouvelle contre le Christ et contre sa loi. « Les dieux s'en vont ! » disaient des voix mystérieuses, et les puissants de ce monde, chancelant sur leurs trônes, répondaient : « Vengeons les dieux ! »

Mais toute puissance se trouvait faible devant les chrétiens, car ceux-ci étaient revêtus de la force d'en

haut. Un jour, on amena devant le juge Prolinus une jeune fille nommée Restitute; elle était connue de tous à cause de la noblesse de sa naissance, de sa beauté et de sa science dans les saintes lettres. Le proconsul lui dit brièvement : « Quel est ton nom ? Quel est ton Dieu ? — Mon nom est Restitute; mon Dieu, celui qui créa le ciel, la terre et les mers. »

Le juge lui fit voir l'appareil du supplice; elle ne pâlit pas. Il la fit dépouiller et battre de verges; elle resta inébranlable, contemplant, dans la ferme sérénité de son âme, son Dieu qui, lui aussi, avait souffert le tourment des esclaves. On la jeta dans une sombre prison, et le lendemain on la ramena au pied du tribunal. Elle fit alors le signe de la croix, et dit à haute voix : « Seigneur, pose une garde sur mes lèvres, fais descendre en moi la prudence, afin que je ne sois pas trompée par les vaines séductions. » Prolinus essaya, en effet, les paroles douces, les promesses et les caresses du regard et de la voix : « Courbe la tête devant les dieux, lui disait-il, et tu vivras heureuse et honorée. Songe à toi ! jeune, belle, veux-tu livrer ton corps aux tourments et ta vie en fleur à la mort ? Pourquoi ? Pour quelle gloire ? Pour quel bonheur ? »

La vierge lui répondit par des paroles sévères, et la colère du juge s'enflammant de nouveau, il la fit étendre sur un chevalet et déchirer avec les ongles de fer. Elle était paisible et regardait ses souffrances de haut. Alors il prononça la sentence :

« Nous ordonnons que Restitute, sacrilège, qui a méprisé nos ordres, qui, par arts magiques, a supporté les tortures, qui s'est ri des divinités célestes, et qui aime le crucifié en toute la force de son âme, soit placée dans une nacelle pleine d'épaves, de poix et de résine, afin d'y être brûlée et précipitée ensuite au fond de la mer. »

Restitute entendit cet arrêt de mort, parole toujours terrible pour l'oreille humaine, avec un calme souverain; son âme, déjà retirée dans la profondeur de l'éternelle paix, bravait les tyrans et la mort, et jouissait par avance des privilèges des élus. Les licteurs la portèrent dans la barque remplie de matières inflammables, et qui, remorquée par une autre nef où se trouvaient les exécuteurs, s'éloigna rapidement du rivage. A la distance de quinze stades, les bourreaux voulurent mettre le feu aux épaves, mais — ô justice de Dieu ! leurs pieds chancelèrent sous l'effort des vagues, et entraînés, ils tombèrent, sans pouvoir se sauver, dans les abîmes des flots. La vierge restait seule sur la nacelle que les anges de Dieu semblaient conduire. Elle avait combattu le bon combat, et elle avait hâte de recevoir sa récompense. « O mon Dieu ! s'écria-t-elle, ton bras a protégé ma faiblesse : que sont devenues la force des impies et la superbe des tyrans ? Je te supplie, ô Seigneur ! de même que tu as ouvert la mer Rouge devant ton peuple, de me conduire là où il te plaît à ta volonté. Envoie ton ange saint, qu'il accomplisse le désir de ma prière, et qu'il me console dans ma souffrance. »

Sa prière avait été entendue; l'ange de Dieu se dévoila à ses yeux, brillant d'une beauté immortelle. Il la salua comme une sœur, et lui dit :

« Ne crains point, servante du Christ; le Seigneur

t'a exaucée, et il m'envoie pour te conduire au port du salut. »

Elle inclina la tête; ses yeux répandirent leurs dernières larmes, et elle dit : « Ordonnez, Seigneur, que je quitte cette terre, et recevez mon âme dans la paix éternelle. »

Et son âme s'envola en paix vers les demeures célestes.

La nuit même, une matrone appelée Lucine, qui habitait dans l'île d'Enaria (1), non loin des côtes de la Campanie, eut un rêve venu du ciel. Elle vit un ange qui lui révéla le martyre de la vierge de Carthage, et qui lui commanda de se rendre au bord de la mer, où elle verrait arriver le corps de la servante du Christ. Lucine obéit, et elle trouva dans la barque le corps saint resplendissant de clarté. Elle vénéra à genoux ces membres qui avaient souffert et que le Seigneur glorifiait, et pleine d'une pieuse joie, elle rendit à Restitute les honneurs de la sépulture; les chrétiens furent conviés par elle au tombeau de la vierge-martyre et de nombreux miracles y signalèrent la puissance de Dieu, admirable dans ses saints (2).

Depuis ce temps, une fleur qui a la forme du lis, fleurit sur les rivages de l'île d'Ischia, et elle porte le nom de fleur de Sainte-Restitute.

Un poète a chanté cette fleur, qui rappelle la grâce et la vertu de l'amie du Seigneur; il a malheureusement dédaigné la légende sacrée.

LE LIS DU GOLFE DE SANTA RESTITUTA

Dans l'île d'Ischia.

Des pêcheurs, un matin, virent un corps de femme
Que la vague nocturne au bord avait roulé;
Même à travers la mort sa beauté touchait l'âme.
Ces fleurs, depuis ce jour, naissent près de la lame
Du sable qu'elle avait foulé.

D'où venait cependant cette vierge inconnue
Demander une tombe aux pauvres matelots ?
Nulle nef en péril sur ces mers n'était vue;
Nulle bague à ses doigts ; elle était morte et nue,
Sans autre robe que les flots.

Ils allèrent chercher dans toutes les familles
Le plus beau des linces dont on pût la parer ;
Pour lui faire un bouquet, des lis et des jonquilles ;
Pour lui chanter l'adieu, des chœurs de jeunes filles,
Et des mères, pour la pleurer.

Ils lui firent un lit de sable où rien ne pousse,
Symbole d'amertume et de stérilité ;
Mais les fleurs de pitié rendirent la mer douce,
Le sable de ses bords se revêtit de mousse,
Et cette fleur s'ouvrit l'été.

Vierges, venez cueillir ce beau lis solitaire,
Abelles de nos cœurs dont l'amour est le miel !
Les anges ont semé sa graine sur la terre ;
Son sol est le tombeau, son nom est un mystère ;
Son parfum fait rêver du ciel (3).

(1) Enaria, aujourd'hui l'île d'Ischia.

(2) Les reliques de sainte Restitute reposent aujourd'hui à Naples. On célèbre sa fête le 17 mai.

(3) Ces vers, de M. de Lamartine, ont été publiés dans l'édition de Firmin Didot.

(1) Paroles des magistrats aux martyrs.

LE PETIT CHAPEAU GRIS

« Je vous le dis, en vérité, mesdames, je ne saurais voir souffrir. L'aspect de la paralysie et de l'idiotisme me semble surtout odieux ! »

La personne qui s'exprimait ainsi était une élégante jeune femme de la rue Lepelletier, égarée dans la rue de l'Abbaye, à Montmartre, en compagnie d'autres dames, à la recherche de deux personnes fort malheureuses, dont on avait signalé la douloureuse position à leur charité.

Il se fait plus de bien qu'on ne croit par le secours de ces jolies dames, qu'on dirait occupées uniquement de leur toilette et de leurs plaisirs ; seulement tout n'est pas or dans l'or ; à côté du brillant métal, parfois un métal plus vil se fait place ; entre la charité réelle et celle qui se borne aux discours, il n'est pas toujours facile de prononcer.

Madame de Troy, la dame qui ne pouvait supporter la vue des paralytiques, vue horrible, il le faut avouer, faisait grand étalage de la sensibilité de son cœur. A la juger sur son enseigne, c'était bien l'âme la plus tendre qui fût venue habiter un corps de femme ! En tout cas, plus de retenue sur le chapitre de ses dévouements ne lui aurait pas nuï. La malignité humaine est si disposée à suspecter les éloges qu'on fait de soi, et à en prendre le contre-pied ! On le sait, il n'y a tel qu'un voleur et un menteur pour crier sur les toits sa probité et sa véracité !

Du reste, nous ne demandons pas mieux que d'admettre la charité de madame de Troy pour de l'or pur. Et puis, nous verrons bien !

Les gens dont l'infortune avait assez fortement excité la sympathie de nos Parisiennes pour les attirer sur les hauteurs de Montmartre, étaient un vieillard de 76 ans, aux traits nobles et distingués, et sa femme, de quelques années moins âgée que lui.

M. J... avait exercé trente ans le professorat en Russie ; il avait fondé à Saint-Petersbourg une excellente institution pour les jeunes gens, la première de ce genre qu'on y eût vue, et il n'y avait point d'homme illustre, qui ne tint à honneur d'avoir travaillé sur les bancs de son école.

De 1820 à 1830, M. J... avait gagné énormément d'argent. Pourtant, en 1830, M. J. n'en avait pas plus qu'en 1820 !

C'est que M. J... n'avait jamais su calculer, dès qu'il s'agissait de tendre la main à un compatriote dans le besoin ! Tous les Français qui ont été tenter fortune en Russie savent à quel point son hospitalité était généreuse. Il suffisait que vous fussiez pauvre pour qu'il vous ouvrît sa bourse ; il suffisait qu'il eût reconnu en vous de l'honnêteté pour qu'autour de sa grande table une place vous fût acquise.

A ce métier-là on ne s'enrichit point, sinon de

bénédictions, et encore !... M. J... arriva donc à un âge où le besoin de repos se fait sentir, sans posséder les moyens de se procurer ce repos. Qui pis est, sa santé ne tarda point à nécessiter impérieusement le retour à l'air natal !

Toute dévouée à son mari, madame J... exigea que la maison fût vendue et le départ pour la France arrêté. Qu'importait que les ressources fussent minimes ? la chose urgente était que M. J... recouvrât la santé !

On vint donc en France, à Paris, à Montmartre ; et là, ce fut chaque jour entre les deux vieillards un touchant assaut d'abnégation. Madame J... voulait pour son mari tout ce qu'il y avait de beau et de bon, tout ce qui pouvait flatter son goût et réveiller un appétit éteint. M. J..., qui connaissait leurs ressources, se refusait obstinément à ce qu'il appelait de folles prodigalités, prétendant que l'air seul suffirait à le remettre.

Pauvre M. J... ! loin de revenir, ses forces continuèrent à décliner lentement. Les jours, les semaines, les mois se succédèrent sans amener d'amélioration ; et le petit trésor diminuait, diminuait !

On ne sait pas jusqu'à quel degré peuvent aller les privations des gens fiers, tout en conservant les apparences ! Lorsque la pauvreté hâve perça enfin chez les deux vieux époux, il y avait longtemps que sa main lourde s'était appesantie sur eux !

Ce fut un vénérable prêtre de l'église de Montmartre qui, le premier, pénétra le douloureux mystère.

Il allait quêter chez eux pour de moins à plaindre qu'eux, très-certainement.

C'était à la fin de novembre, et, déjà, le froid pouvait sembler rigoureux à des vieillards. Cependant il n'y avait point de feu dans la chambre de M. J... De plus, lorsque, avec une certaine hésitation, l'homme de Dieu tendit à M. J... sa bourse de velours, la rougeur dont se couvrit le front de madame J... en feignant de chercher quelque pièce de monnaie, indiqua aussi clairement à l'abbé leur pénurie profonde que s'ils la lui eussent avouée.

« Vous prenez la peine de remettre vous-même votre offrande chez M. le curé, n'est-ce pas, madame ? » s'empressa de dire le bon prêtre, refermant sa bourse et la faisant rapidement glisser dans sa poche.

Et il se retira, l'âme navrée, et l'esprit tendu vers les moyens de venir en aide à M. et madame J... sans blesser leur naturelle fierté.

La société charitable dont madame de Troy et les dames qui l'accompagnaient faisaient partie était connue du bon abbé.

« Voilà mon affaire ! se dit-il. Des femmes peuvent seules toucher à cette détresse sans humilier ni faire

saigner le cœur. Je n'ai qu'à signaler M. et madame J... à ces dames. »

Et aussitôt fait que dit.

C'est le lendemain même de cette confiance que nous rencontrons mesdames de Troy, de Blinville et de Courcelles dans la rue de l'Abbaye, à Montmartre. Non que M. et madame J... demeuraient dans cette rue, où, comme partout, on bâtit peu pour les indigents, mais la rue de l'Abbaye conduisait à la maison plus que modeste qu'ils habitaient.

Arrivées chez M. J..., ces dames se donnèrent pour les envoyées d'un de ses anciens élèves, dont les parents avaient toujours omis d'acquitter la dette d'une demi-année de pension, due depuis plus de quinze ans.

La fable, bien que condamnable en elle-même, ainsi que rigoureusement l'est tout mensonge, pouvait paraître ingénieuse. Cependant M. J... eut un pressentiment de la vérité.

« Madame, fit-il, endurent mille maux à l'idée qu'on le savait tombé assez bas pour lui offrir une aumône, j'ai gardé les doubles de tous mes registres; je vérifierai l'année dont vous faites mention, et si je trouve qu'on ne s'est point trompé, je recevrai, mais seulement alors, un argent légitimement acquis. »

Et là-dessus, M. J... s'était incliné, et ces dames s'étaient retirées, un peu froissées de tant de fierté.

Du reste, elles n'avaient point trouvé chez M. et madame J... la nudité froide dont M. l'abbé leur avait parlé. Un beau feu chantait dans un poêle de faïence, sur lequel fumait un bouillon odorant. Sur la table à manger, elles avaient aperçu un beau petit pain et une bouteille de vieux bourgogne. Enfin, M. et madame J... étaient enveloppés dans de chaudes et amples robes de chambre !

Comment, de la veille au lendemain, ce changement s'était-il opéré ?

Toutes trois s'interrogeaient à cet égard en passant, non devant le concierge, il n'y en avait point dans cette maison, mais devant le locataire du rez-de-chaussée.

Ce locataire était également un vieillard, peu loquace d'ordinaire, et qui, pour se départir de ses habitudes, devait en avoir de puissantes raisons. Il entendit ce que disaient ces dames, et s'avança.

« Le petit chapeau gris est venu, fit-il !

— Le petit chapeau gris ? répéta madame de Blinville avec un accent interrogateur.

— Celle qui vient à tout ce qui souffre, nous la désignons ainsi, continua le vieillard, parce qu'elle porte toujours un chapeau gris, auquel est attaché un voile épais. Est-ce un ange ? est-ce une femme ? nous n'oserions prononcer. Personne de ceux qu'elle assiste n'a vu ses traits; mais qu'elle doit être belle ! le son de sa voix est si doux !... Le mystère dont elle s'environne, elle demande qu'on le respecte, et elle est obéie. D'ailleurs, qu'avons-nous besoin de connaître son visage et son nom ? Ne se révèle-t-elle pas suffisamment par ses œuvres ? La pension que moi, vieux soldat, je reçois du ministère de la guerre, c'est à elle que je la dois; la clientèle de ma fille, qui est ouvrière en dentelle, c'est elle qui l'a formée; le procès qu'une pauvre voisine a gagné contre un adversaire puissant, c'est elle qui a procuré l'avocat à qui ce succès est dû ! Comment elle devine toutes les misères, et

comment elle sait tout faire accepter des gens les plus fiers, cela est son secret.

— Vous pensez donc, demanda madame de Courcelles au vieillard, qu'il est inutile que nous revenions de ce côté ?

— Je pense, madame, répondit le vieillard, que votre bonne volonté ne manquera point de trouver ailleurs de quoi s'exercer ! »

Pensives et préoccupées, les trois dames regagnèrent Paris.

Durant le trajet, il arriva plus d'une fois que les regards de mesdames de Blinville et de Courcelles se rencontrèrent arrêtés sur madame de Troy, qui, ces dames l'avaient remarqué, n'avait prononcé une parole ni chez M. J..., ni pendant leur conversation avec le vieux soldat. Il était visible que la même idée frappait les deux jeunes femmes.

« Alexandrine, dirent-elles presque ensemble à madame de Troy, pourriez-vous jurer que le petit chapeau gris vous soit absolument inconnu ?

— La singulière question que vous me faites là ! répliqua madame de Troy.

— Vous ne répondez point, ma chère, reprit madame de Courcelles avec un aimable sourire, cela nous suffit !

— Je ne comprends pas du tout ce que vous voulez me dire, fit madame de Troy, qui, au contraire, le comprenait à merveille.

— Très-bien ! très-bien ! dit à son tour madame de Blinville. Vous êtes une sournoise, ma belle ! une accapareuse de bonnes œuvres ! très-bien, très-bien ! »

Et, en pleine rue, ces dames, emportées par leur enthousiasme, serrèrent avec effusion les mains d'Alexandrine, qui s'en défendait sans doute, mais de cette façon qu'on peut prendre pour un aveu.

A huit jours de là, une grande soirée avait lieu chez la marquise de Kerkadec, et réunissait, au milieu d'un essaim de jolies femmes et d'hommes distingués, mesdames de Blinville, de Courcelles et de Troy.

La marquise de Kerkadec jouissait noblement d'une très-grande fortune, recevant les personnes de son rang, protégeant les artistes et pratiquant la charité.

Avec ses cheveux blancs crépés et relevés autour de son beau front et couverts d'un bonnet de dentelle, on comprenait que la marquise avait dû être parfaitement belle; du reste, on voyait auprès d'elle la vivante image de ce qu'elle avait été; Catherine de Kerkadec, sa petite fille, veuve, quoique très-jeune encore, d'un officier mort en Crimée, rappelait à s'y méprendre, au dire de vieux amis, sa grand'mère à vingt ans.

Ceux qui ne connaissaient Catherine que pour l'avoir vue une fois ou deux exaltaient sa beauté; ceux qui étaient admis dans l'intimité de la famille oubliaient sa beauté devant les rares qualités de son âme et l'aimable sérénité de son esprit.

Catherine était gaie, don précieux qui est à la vie intime ce que sont les fleurs à la terre; le rire jeune et frais et le sourire malicieux s'épanouissaient tout à tour sur son charmant visage.

Cependant, la mort du mari de Catherine n'avait point été sans jeter ses voiles noirs sur tout ce naturel riant. Au bout de deux années même, si les larmes cessaient de couler, si les joues reprenaient leurs couleurs printanières et les lèvres leur doux sourire, la

gaieté de Catherine ne se montra plus néanmoins tout à fait aussi expansive qu'autrefois.

Le temps du deuil expiré, de nombreux prétendants étaient venus frapper à la porte de Catherine. Tous sans exception avaient été éconduits. Catherine ne voulait point se remarier. Outre sa tendresse pour sa chère grand-mère, elle avait rempli son cœur d'un souvenir et d'un nouvel amour; amour exclusif celui-ci, amour vainqueur et qui envahit l'âme, amour brûlant qui ne peut s'assouvir, l'amour des pauvres!

Dans un des angles du grand salon de madame de Kerkadec, le soir où nous y introduisons le lecteur, Catherine, pensive, examinait la physionomie un peu triste d'une jeune fille de seize ans environ, qui promenait autour d'elle des yeux effarés et interrogateurs.

Cette jeune fille, sourde-muette de naissance, était une parente éloignée de madame de Kerkadec, parente pauvre. Dans un de ses voyages, la marquise avait offert au père et à la mère de la placer à l'école des Sourds-muets de Paris, et, comme on n'en doute pas, cette offre avait été promptement acceptée.

Il y avait six mois que Geneviève était à Paris, et c'était la première fois que la marquise, arrivée récemment de ses terres, lui faisait passer quelques jours chez elle.

Geneviève semblait affectée et honteuse de son infirmité. Ses yeux s'attachaient fréquemment sur les lèvres qui s'entr'ouvraient autour d'elle; on aurait dit qu'elle attendait que les paroles se fissent visibles pour elle.

Il arriva qu'un jeune homme, ignorant à qui il s'adressait, lui vint demander une contredanse; alors la pauvre Geneviève, rouge, des larmes dans les yeux, se leva et allait s'enfuir devant son interlocuteur stupéfait, lorsque Catherine s'avança et la retint par la main.

« Ma cousine est sourde-muette, » dit-elle au jeune homme, qui s'inclina et s'éloigna.

Catherine avait parlé de la surdité de sa cousine, avec simplicité, comme d'un fait duquel il n'y avait ni à s'étonner ni à rougir. Elle sentait sur elle le regard de Geneviève, et elle voulait avant tout habituer la jeune fille à l'idée que son malheur ne la marquait d'aucun sceau de réprobation.

Elle voulait plus, la charmante et ingénieuse jeune femme! Au spectacle de l'isolement de Geneviève et des pensées qui s'en suivaient, elle concevait un projet où elle paraissait se complaire et qui faisait doucement battre son cœur.

Des paroles, qui semblaient n'avoir rien en elles de très-remarquable pourtant, la vinrent arracher à cette préoccupation.

« Eh bien! mon joli Chapeau gris, disait madame de Courcelles à madame de Troy, vous êtes-vous de-rechef rendue coupable de quelque trahison? Avez-vous encore commis quelque bonne œuvre en sourdine? Êtes-vous retournée chez vos protégés de Montmartre? »

Catherine s'était approchée du groupe où se trouvaient mesdames de Courcelles et de Troy. Quelque étonnement se montrait dans son regard.

« Oui, madame, reprit madame de Courcelles, — cette fois s'adressant à Catherine, — je vous signale madame de Troy comme une horrible égoïste! les infortunes

qui nous sont signalées, elle se permet d'en frustrer notre société, et de les soulager sans l'aide de personne!

— Madame de Troy est une raffinée de charité, fit Catherine avec un singulier sourire! Mais de quel nom appelez-vous madame, je vous prie?

— Il paraît que madame de Troy, répondit madame de Courcelles...

— Ma chère, vous me mettez à la torture, interrompit madame de Troy; votre entêtement n'est-il pas étrange? Puisque je vous jure mes grands dieux que vous vous méprenez!

— Cela est entendu, reprit madame de Courcelles. Si l'on se coiffe d'un chapeau gris, alors que, journellement, on crie contre le gris, prétendant que c'est une couleur vulgaire et qui sied mal; si à ce chapeau on attache un voile à côté duquel un masque de velours ferait l'effet de tulle-illusion, ce n'est pas pour que votre nom soit crié sur les toits et vos belles actions divulguées! Ma belle, je respecte votre incognito, et ne dirai à personne les bénédictions qu'en certains lieux s'attire le petit chapeau gris.

— Le petit Chapeau gris est l'appellation sous laquelle les obligés de madame la désignent? demanda Catherine.

— Je vous assure, répondit madame de Troy rougissante et les yeux baissés!...

— Et madame a sans doute beaucoup de ces belles actions secrètes dans l'écrin de ses bonnes œuvres? fit Catherine.

— Je me retire, s'écria madame de Troy minaudant: Hélène, vous n'avez point de pitié! »

C'était à madame de Courcelles que ce reproche, où ne se mêlait pas trop d'aigreur, s'adressait.

En même temps que madame de Troy s'éloignait dans une auréole, un éclair de malice faisait pétiller les yeux de Catherine. Mais si elle avait trouvé de quoi s'amuser dans la petite scène qui précède, ce qui survint peu après eut lieu de la réjouir bien davantage.

Lorsque madame de Courcelles s'était adressée à madame de Troy en l'appelant le petit Chapeau gris, un des laquais qui circulaient avec des plateaux s'était arrêté soudain, et le sien avait manqué de lui échapper des mains.

Plus tard, dans la soirée, pendant que madame de Troy s'arrangeait dans la vaste antichambre pour se retirer, ce même laquais, qui, très-probablement la guettait, s'était avancé vers elle, une vive émotion dans les traits, et s'inclinant très-bas:

« Madame, lui avait-il dit, ma pauvre vieille tante et son fils sauront qui est le petit Chapeau gris, et sur quelle personne appeler désormais les bénédictions du ciel!

— Quoi! encore une généreuse action cachée! fit madame de Courcelles survenant, tandis que de loin Catherine observait ce qui se passait dans l'antichambre, son visage continuant à exprimer quelque chose comme une gaieté un peu moqueuse

— Je ne vous comprends point, dit madame de Troy au laquais.

— Excusez-moi, madame, reprit celui-ci, mais je n'ai pu retenir l'élan de ma reconnaissance!

— Je n'y ai aucun droit! Je n'ai rien fait pour vous ni pour les vôtres! répliqua madame de Troy avec une légère humeur.

— Rien fait! s'écria le laquais! rien fait!... Sans madame, ajouta le brave homme, emporté par un vif mouvement de gratitude, et s'adressant à madame de Courcelles, Pierre, mon cousin, parlait dans la marine pour des six ou huit ans, et ma tante, sa mère, dont il est le seul soutien, ma tante était dans la misère.

— Et vous voulez, madame, poursuivait le brave homme, tourné vers madame de Troy, que nous nous taisions sur ce que notre cœur ressent! mais, depuis six mois que son congé lui est tombé du ciel, le pauvre Pierre n'est préoccupé que de connaître la sainte Providence qui s'est si à propos mêlée de ses affaires, et qui les a menées à si bonne fin! A force de démarches, il avait fini par apprendre qu'on la désignait sous le nom du petit Chapeau gris; mais c'était tout! A présent, je vous réponds qu'il ne perdra plus une minute...

— Je défends qu'on mette les pieds chez moi! Je défends qu'on me reparle de tout ceci! s'écria madame de Troy gagnant sa voiture en grande hâte.

— C'est ce que nous verrons, dit son tenace interlocuteur!

Le dimanche qui suivit la soirée de la marquise de Kerkadec, la marquise, Catherine, mesdames de Courcelles et de Blinville avec leurs maris, déjeunèrent en grande cérémonie chez madame de Troy. A la suite du déjeuner, on avait projeté une visite à l'asile de Vincennes.

Pendant le déjeuner, mesdames de Blinville et de Courcelles n'avaient point manqué de faire maintes allusions à la charité et à la modestie de madame de Troy, et chaque fois une aimable rougeur avait couvert le front de cette dame, qui avait en vain supplié ses amies de laisser ce chapitre.

A l'asile, dans les bâtiments de la lingerie, la modestie de madame de Troy reçut un nouvel assaut.

On admirait un envoi récent et considérable de vêtements en chaud molleton, et de bas de laine: Catherine, seule, s'occupait d'autre chose.

« Ce don d'une grande valeur, fit une dame surveillante, nous a été expédié avec ce seul indice :

« A l'asile de Vincennes, le petit Chapeau gris! »

« Du reste, quel que soit le nom du donateur, qu'il soit béni! Si nous l'ignorons, il est quelqu'un, là-haut, à qui ce nom ne saurait être caché!

— Encore! dirent tout bas à madame de Troy mesdames de Courcelles et de Blinville! ma chère, vous êtes donc une sainte? »

Madame de Troy ne les avait point laissées achever, elle s'était éloignée dans une autre direction.

A trois mois de là, quelque chose d'assez singulier arriva dans les parages où le petit Chapeau gris faisait de fréquentes apparitions : au lieu d'un seul, on vit venir deux chapeaux gris, tous deux ornés d'un voile également épais. Laissons le vieux soldat et beaucoup d'autres s'étonner que leur bon ange fût double, et retournons de quelques jours sur nos pas.

Dès le lendemain de la soirée que nous savons, en revenant d'accompagner Geneviève, faubourg Saint-Jacques, Catherine était entrée chez un libraire, puis s'était fait ramener immédiatement à l'hôtel. A partir de ce jour, elle avait régulièrement passé plusieurs heures renfermée chez elle. Si quelque femme de chambre indiscrete s'était permis de lever le coin d'une draperie la jeune femme lui eût paru quelque peu en-

tachée d'extravagance : tantôt assise auprès d'une table où l'on voyait ouvert un album rempli, non de jolis dessins, mais de caractères ou signes assez bizarres, tantôt debout et gesticulant devant une glace, dans laquelle le moindre de ses gestes était étudié avec attention, Catherine oubliait le temps dans ces différents exercices et s'y livrait avec une sorte de passion.

Elle ne mit fin à ses quotidiennes réclusions que le jour où le but qu'elle s'était indiqué se trouva atteint.

Ce jour-là, il y eut deux heureuses à l'hôtel de Kerkadec : Catherine d'abord, Geneviève après.

Selon son habitude, Geneviève, laissait tristement errer ses regards autour d'elle. On se trouvait en tout petit comité, et la conversation sautillait d'un sujet à un autre, avec un joyeux entrain.

Catherine observait Geneviève.

A un instant donné, une saillie heureuse excita de ces éclats de rire qui envoient bien loin promener l'étiquette, de ces éclats de rire communicatifs qui font rire ceux mêmes qui ne savent point pourquoi l'on rit.

Tout le monde riait donc dans le salon de la marquise de Kerkadec, tout le monde excepté Geneviève, que ce grand rire paraissait inquiéter.

Alors, Catherine, de la main gauche effleurant le bras de la jeune fille, de la droite lui fit plusieurs signes rapides.

On aurait pu deviner dans la physionomie de Catherine, qu'elle s'attendait à voir le visage de sa cousine s'épanouir et prendre part à la gaieté générale.

Quel ne fut point son étonnement lorsqu'à la place de rires joyeux, elle aperçut des larmes! Geneviève, la poitrine oppressée, levait une main.

« Tu as donc appris ce langage? faisaient ses doigts.

— Depuis plus de deux mois j'y travaille, répondaient les doigts de Catherine.

— Oh! ma sœur! reprirent les doigts de Geneviève, en même temps qu'elle ouvrait ses bras et étreignait Catherine sur son cœur. »

Cependant le rire avait cessé dans le salon de la marquise, et madame de Kerkadec, aussi bien que ses hôtes, contemplait les deux cousines, qui, ne s'en doutant point, continuaient à échanger leurs pensées.

Ce fut Catherine qui la première s'en aperçut.

« On nous observe, fit-elle à Geneviève!

— Qu'importe? répliquèrent les doigts agiles de la sourde-muette. Les regards ne m'inspirent plus de crainte, puisque tu es là pour me les expliquer! »

Lorsque Catherine faisait quelque chose qui méritait d'être loué, elle avait pour habitude de ne se point défendre de la louange, mais de la laisser passer dans un silence modeste; elle avait remarqué que c'était le meilleur moyen d'y mettre un terme.

Elle ne se défendit donc point de ce qu'on lui put dire au sujet d'une action qui lui paraissait toute naturelle; seulement, lorsque Geneviève, la secourant par la manche, insista pour savoir ce qui se disait, madame Catherine se permit de ne traduire qu'une partie du texte.

« On remarque, fit-elle, que depuis que ton front s'est éclairci ton visage est charmant.

— Et à qui le dois-je?... » riposta Geneviève.

Catherine, initiée pour sa jeune parente à la langue des sourds-muets, ne s'en tint pas là.

« Veux-tu quitter l'école? demanda-t-elle un jour à Geneviève; et si je te donne céans d'autres professeurs, te montreras-tu une écolière docile ? »

— C'est selon, répondirent les doigts de Geneviève, dont le visage rayonna!

— Monsieur Paulus, par exemple, mon vieux maître d'histoire et de géographie d'autrefois? »

Geneviève fit une moue très-significative.

« Mademoiselle Bertin, ma maîtresse de français? »

Seconde moue, et plus prononcée de Geneviève.

« Miss Penn, ma maîtresse d'anglais? Tous apprendront volontiers à se mettre en communication avec toi.

— Non! non! non! fit Geneviève de la tête et des doigts.

— Ne voudrais-tu point achever de t'instruire?

— Si vraiment! exprimèrent les signes multipliés de Geneviève.

— Il te faut pourtant quelqu'un qui t'y seconde?

— Toi! toi! toi!

— C'est aussi comme cela que je l'entends, reprit Catherine avec un sourire; je m'amusais à te taquiner un peu. Désormais, chère Geneviève, tu ne me quitteras plus! Ne me remercie point! C'est toi qui me rends service! »

Quelque étrange que cette assertion doive paraître, elle se trouvait justifiée cependant par un événement arrivé la veille à la jeune veuve! Une visite charitable l'avait amenée dans une maison de la rue de la Harpe, maison élevée, aux escaliers sombres, ayant le gai aspect d'un vieux et noir donjon.

Catherine savait qu'elle avait à monter beaucoup avant d'atteindre son but. Elle montait donc, d'une main se guidant sur le mur humide, et l'autre main en avant, contre les obstacles qui se pouvaient présenter.

Se croyant arrivée, elle pousse une porte, d'où s'échappe immédiatement une épaisse et suffocante fumée de tabac.

Elle avait pris un étage pour un autre.

A peine avait-elle fait un pas en avant, que, s'apercevant de son erreur, elle avait voulu se retirer; mais la retraite lui avait été coupée prestement, et dès qu'il lui fut possible de distinguer quelque chose dans le milieu très-dense où elle se trouvait, elle se vit entourée d'une demi-douzaine de jeunes gens, ayant tous à la bouche ou à la main des pipes démesurément grosses, au bout de tuyaux démesurément longs.

C'étaient des étudiants en médecine, se réunissant chez l'un d'entre eux par économie de luminaire et de chauffage, et charmant leur travail au moyen de tabac et de bière d'Alsace.

Lorsque Catherine était arrivée sur leur palier, le plus grand silence régnait chez eux: l'étude absorbant les uns, les autres laissant gracieusement vaciller leur tête de côté et d'autre.

« La bienvenue à la charitable personne qui n'a point eu peur de nos cent quarante-deux marches! s'écria l'un de ces messieurs.

— Votre voile est bien épais, madame, dit un autre; ne seriez-vous point jolie? N'importe! Nous ne vous saurons pas un moindre gré de votre bonne visite. Mais nous allons bien voir! »

Et la plupart des mains s'avancèrent pour lever le voile de Catherine.

Jusqu'à ce moment, la jeune femme avait en vain essayé de se faire entendre.

A l'instant où l'on allait se permettre de toucher à son voile :

« Messieurs, fit-elle avec calme et dignité, bien que son cœur battit plus vite que de coutume, j'allais au septième; je m'aperçois que je me suis trompée d'un étage; excusez-moi!

— Et qu'alliez-vous faire au septième, signora? Auriez-vous quelque accointance avec messieurs les rats, qui en doivent être les locataires habituels? »

— Au septième, messieurs, il y a, si l'on ne m'a trompée, quelqu'un qui, en ce moment, meurt peut-être faute de secours, répondit Catherine!

L'accent ému de Catherine ne pouvait laisser supposer qu'il s'agit d'une plaisanterie.

Il n'y eut pas un de ces jeunes gens qui ne le sentit. Aussi, d'un commun accord, pris tous de respect et d'attendrissement, se rangèrent-ils soudain pour lui laisser la sortie libre; et quelque grande envie qu'ils eussent de connaître son visage, ils n'essayèrent même plus d'en deviner les contours sous le voile épais qui le cachait.

C'était cet événement qui avait fait penser à Catherine que de semblables occasions survenant, de pénétrer en toutes sortes de lieux, il serait bon qu'elle eût avec elle une compagne. Et voilà pourquoi ceux qu'elle secourait commençaient à dire les petits Chapeaux gris, attendu que, dans toutes ses pieuses excursions, Catherine faisait de Geneviève sa compagne inséparable.

Cependant Pierre, le fin ébéniste, ne s'était jamais trouvé si heureux que le jour où son cousin, le valet de pied de la marquise de Kerkadec, était venu lui apprendre que le petit Chapeau gris auquel il avait des obligations si grandes, n'était autre que madame de Troy, demeurant rue Lepelletier.

« Enfin, s'écria Pierre, enfin, je pourrai donc lui dire!... »

Rien! Je ne pourrai rien lui dire, ajouta-t-il! Je suis comme cela, moi, quand mon cœur est plein. Heureusement, il y a plus d'un moyen de prouver sa reconnaissance! »

Et alors, devant son cousin, qui le regardait faire avec quelque étonnement, Pierre, s'étant saisi de crayons et d'une feuille de papier blanc, se mit à dessiner une ravissante boîte du gothique le plus pur. Ce n'étaient que fines ogives, rosaces fouillées, petites têtes d'anges ou souriantes ou exprimant une sainte béatitude.

Son modèle arrêté, avec quel bonheur le jeune ouvrier y consacra-t-il tous ses loisirs! Dans les promenades qu'il faisait autrefois en compagnie de gais camarades, il ne s'était jamais trouvé le cœur aussi joyeux. Et avec quelle légèreté il travaillait le bois précieux! Avec quelle naïve crainte il examinait chaque partie achevée, n'y voulant point souffrir d'imperfections!

Il avait fait une boîte de chêne qui servait d'écrin au bijou, et fermait à clef. La clef, il l'avait attachée au cordon de sa montre d'argent.

Un jour il eut une grande angoisse.

Le petit chef-d'œuvre était presque achevé; il était

ravissant à voir. C'était à n'y pas oser toucher, tant la délicatesse de l'exécution avait répondu à la délicatesse du dessin. Le matin de ce jour-là, avant de se rendre à son atelier, Pierre l'avait contemplé avec cet amour que tout artiste ressent pour une œuvre réussie, et il était parti le cœur bondissant à l'idée que le surlendemain, qui était une fête, il se donnerait l'indiscrète joie de l'aller offrir à sa bienfaitrice.

Voici qu'au milieu de la journée, il s'aperçoit que la clef de la boîte de chêne lui manque. Sans doute il l'aura laissée dans la petite serrure ; mais, mon Dieu ! pourvu que sa bonne vieille mère n'ait point ouvert la grande boîte, et, dans un élan de naturelle admiration, n'ait point touché à la petite ! Sa main tremblante ne pourrait-elle l'avoir laissée échapper ? Si à son retour, il allait trouver le plancher jonché de ses débris ?... Le pauvre Pierre en avait la fièvre !... Pour surcroît, il dépendait d'un patron très-rigide, qui ne permettait qu'on s'absentât en aucun cas : c'était une raison de renvoi, ni plus ni moins ! Et la maison était bonne ; l'ouvrage y était avantageux et continu. Si l'on s'exposait à être remercié, on pouvait rester un grand mois sans retrouver l'équivalent. Pourrait-on perdre un mois ? Pierre resta. Mais, en vérité, les heures qui suivirent lui parurent mortelles ; cinq minutes ne se passaient pas qu'il ne regardât à sa montre.

Ce soir, si fiévreusement attendu, vint enfin.

Ordinairement, Pierre comptait trente-cinq minutes de marche de son atelier chez lui. Ce soir-là, il en employa quinze !

Il arrive haletant, et court à sa boîte.

Il n'embrasse pas même le front de sa mère comme de coutume, ce qui fit que la bonne vieille femme en conçut de l'inquiétude, et suivit de l'œil les mouvements de son fils, à travers la porte qu'il avait laissée entr'ouverte.

La boîte de chêne était parfaitement fermée et la clef ne se trouvait point dans la serrure !

Cela confondit Pierre.

Après avoir inutilement cherché en différentes cachettes, soupçonnant toujours quelque malheur, il s'empare d'un de ces mignons instruments d'acier, qui entrent dans le bois comme certaines petites dents aiguës dans une pomme, et ayant rapidement décrit un cercle autour de la serrure, la serrure tomba et la boîte s'ouvrit.

Ni main profane ni œil indiscret n'avait effleuré le chef-d'œuvre !

Pierre le tira de sa maison, le posa sur une table, et resta assis devant, dans une contemplation muette.

« Mon ami, dit une voix qui parlait au-dessus de sa tête, du temps des maîtrises, ce chef-d'œuvre l'aurait fait acclamer maître dans l'art de sculpter le bois ! Il faut qu'il figure à l'exposition ! Je ne crois pas que pour or ni pour argent, on trouverait une seconde boîte pareille à celle-ci. »

C'était la mère de Pierre qui parlait ainsi.

« Tu merends bien heureux, chère mère ! s'écria le jeune ébéniste, payant avec usure à la vieille femme le baiser dont il l'avait frustrée en entrant. C'est pour elle ! »

Ces deux cœurs étaient si également remplis de leur reconnaissance, que la mère de Pierre ne tarda pas une seconde à comprendre de qui il s'agissait.

« Après demain, nous irons lui porter la boîte

ensemble. Il n'y a plus qu'un léger coup de ciseau à y donner. »

Jamais, depuis la première communion de Pierre, madame veuve Simon n'avait revêtu d'aussi beaux atours que le jour bien heureux où son fils et elle prirent le chemin de la rue Lepelletier, en petite voiture s'il vous plaît, afin d'éviter les heurts des passants. Robe de stoff gros vert, tablier de soie noire, châle de mérinos à fleurs, et bonnet à rubans, telle était cette toilette, mise en réserve pour les grandes circonstances.

De sa plus belle main, le jeune ébéniste avait écrit sur une petite banderole de papier blanc, passée entre deux colonnettes : « Au petit chapeau gris, Pierre Simon et sa mère ! »

Madame de Troy achevait sa toilette.

« Madame, lui vint dire sa femme de chambre, un monsieur en redingote et sa mère en bonnet et en tablier de soie, demandent à parler à madame.

— Redingote ! tablier de soie ! Sans doute ces braves gens se trompent, fit madame de Troy, essayant de donner un tour naturel à ses boucles. C'est à vous qu'ils en veulent, ma chère, ou à Marguerite.

— Mille pardons, madame ! C'est bien madame qu'ils demandent ! De plus, ils tiennent à la main quelque chose de bien extraordinairement joli, qu'ils disent apporter pour madame. Madame aura sans doute commandé cela dans le temps pour orner ses étagères. Madame peut être assurée que ce n'en sera pas l'objet le moins précieux ! C'est comme qui dirait une merveilleuse miniature de la Sainte-Chapelle. »

A mesure que parlait sa camériste, la curiosité de madame de Troy se trouvait excitée.

« Faites entrer ! » dit-elle.

En effet, parmi les objets, fort curieux pourtant, qui encombraient le cabinet de madame de Troy, il n'y avait rien de comparable à ce que Pierre déposa sur le petit meuble devant lequel elle était et resta assise lorsque parurent madame Simon et son fils.

Madame de Troy en demeura stupéfaite.

« Ceci n'est rien moins qu'une merveille ! s'écria-t-elle enfin. C'est un objet unique et sans prix !

— Sans prix, vous l'avez dit, madame, reprit Pierre au comble du bonheur ; sans prix, si toutefois vous daignez l'accepter !

— L'accepter ! et à quel titre ?

— Ne nous reconnaissez-vous point, madame ? Je suis Pierre, Pierre l'ébéniste, dont vous avez obtenu le congé, et voici la veuve Simon, ma mère. »

Le souvenir de la scène qui lui avait été faite précédemment à l'hôtel Kerkadec revint alors à l'esprit de madame de Troy, et, pendant quelques minutes, elle sembla en proie à des sentiments étranges et contraires. Parfois, elle paraissait prendre une résolution, et se tournait vers la veuve Simon et son fils comme pour s'en expliquer nettement. Puis ses yeux se reportaient sur le magique petit travail, et les paroles expiraient sur ses lèvres.

C'est que plus elle l'examinait, plus elle y découvrait de beautés ; de sa vie elle n'avait éprouvé à ce degré le désir de la possession !

« Je veux vous acheter cette boîte, dit-elle soudain à Pierre ; je vous en donnerai autant d'or que vous voudrez ; mais je veux vous l'acheter !

— Madame, reprit Pierre, l'accent triste, et blessé

d'être compris si peu, cette boîte a été faite à une intention unique; c'était l'action de grâce d'un cœur reconnaissant pour un bienfait inespéré; si vous ne nous permettez pas de vous l'offrir, je m'en vais la briser à vos yeux!

A cette déclaration que l'on sentait devoir être suivie d'une exécution prompte, les deux mains de madame de Troy s'avancèrent au-dessus de la boîte de cèdre comme pour la protéger contre tout événement.

« J'accepte, » s'écria-t-elle palpitante et sachant à peine ce qu'elle disait!

Le visage de Pierre s'éclaira.

« Nous osons vous demander encore une faveur pourtant, madame, fit la mère de Pierre.

— Parlez, parlez, ma bonne! dit madame de Troy avec empressement.

— C'est que vous permettiez que cette boîte figure à l'Exposition! En y travaillant, mon fils n'a eu d'autre mobile que d'exprimer à sa façon une reconnaissance inaltérable. Maintenant qu'elle est achevée, mon orgueil de mère me fait souhaiter vivement qu'elle soit exposée pendant quelques semaines au grand jour.

— C'est juste! c'est très-juste! reprit madame de Troy écrivant rapidement quelques lignes.

— Tenez, fit-elle remettant à la veuve Simon ce qu'elle venait d'écrire; l'admission est close, mais il y a là-bas quelqu'un de mes amis à qui je dis que cet objet m'appartient, et que je demande pour lui une entrée méritée dix mille fois. Courez-y de ce pas; nous aurons une place d'honneur! Allez vite, autrement je ne sais si je me pourrais dessaisir de ce bijou! »

Dans la maison habitée par madame Simon et son fils, sur leur carré même, étaient venus s'installer, il y avait huit mois, une jeune fille en grand deuil et son frère; celui-ci âgé de dix ans, elle de dix-neuf à peu près.

L'enfant suivait des cours gratuits de dessin et d'écriture.

La jeune fille cherchait des leçons de français, et tenait le petit ménage avec l'entente d'une mère de famille expérimentée.

Tous deux avaient été promptement remarqués, dans la maison et dans le voisinage, pour leur air décent et leur bonne tenue. Quand venait le soir, et que l'heure du souper lui ramenait Pierre, la bonne mère Simon n'en tarissait pas.

« Que ce serait bien là l'aimable femme qu'il te faudrait! disait-elle souvent à ce dernier.

— Mademoiselle Eugénie est d'une condition au-dessus de la nôtre, répondait Pierre: une institutrice n'épouse point un ouvrier.

— Tu n'es point un ouvrier comme un autre, toi, mon garçon, ripostait la mère. Outre ton talent bien capable de nourrir une famille, tu ne fréquentes ni les cabarets ni les cafés; tu ne sors jamais la pipe à la bouche, tu portes des gants et des souliers vernis, tu ne mets point ton chapeau sur l'oreille, la lecture et la musique te plaisent. Quand je passe dans les rues, et que je rencontre des messieurs causant, je les écoute sans faire mine de rien; je t'assure que tu ne t'exprimes pas moins bien qu'eux. Que faut-il qu'un

homme ait de plus pour être digne d'une fille bien élevée? »

Ces discours fréquemment répétés avaient donné à Pierre du souci, d'autant plus que, du coin de l'œil, il avait épié Eugénie, et que son doux et modeste visage lui revenait fort.

La bonne mère Simon fit tant et si bien, qu'un matin, elle s'en alla frapper chez sa voisine, avec mission de solliciter sa main pour le jeune ébéniste.

C'était le lendemain du jour où la boîte de cèdre avait été offerte à madame de Troy, et où, grâce à l'intervention de cette dame, elle avait obtenu ses grandes entrées à l'exposition de l'Industrie.

La chose avait été convenue entre Pierre et sa mère, seulement l'instant de la demande n'avait pas été fixé.

Comment il se fit que ce jour-là une vague inquiétude tourmenta Pierre, nous le pourrions expliquer. Toujours est-il que ce ne fut point sans une appréhension vive qu'il rentra chez lui, et qu'il n'eut pas besoin de regarder sa mère à deux fois pour comprendre que la demande avait été faite et... repoussée!

« J'en étais sûr! s'écria le pauvre garçon. Pourquoi m'avoir fait apercevoir les adorables qualités de cette jeune fille? Ne savais-je pas bien comment tout cela finirait?

— Tu n'étais sûr de rien et n'en savais pas davantage, répliqua madame Simon!

— Elle refuse de devenir ma femme, pourtant?

— Elle refuse! elle refuse! Eh bien! oui, elle refuse, c'est-à-dire, non, elle ne refuse pas! J'ai bien vu même que nous étions loin de lui déplaire, et que, si elle était libre!...

— Elle n'est pas libre? Il me semblait que vous m'aviez dit?...

— Son père et sa mère son morts, cela est trop vrai; mais elle a une tante orgueilleuse et dure, qui naturellement a été nommée tutrice d'elle et de son frère.

» Elle ne m'a pas avoué les choses aussi crûment; c'est moi qui les ai devinées.

» Cette tante, dont j'ai oublié de lui demander le nom, a déjà exigé que la jeune fille se fit recevoir institutrice, bien que sa vocation fût aux modes ou à la couture. A présent, elle condamnerait sa nièce à une éternelle solitude plutôt que de consentir à ce qu'elle épousât un ouvrier.

» Elle fait aux deux orphelins une pension qui les empêche de mourir de faim, et pour cette aumône elle exige d'eux une soumission sans bornes!

— Mademoiselle Eugénie ne sera pas toujours sous sa tutelle, fit Pierre, auquel l'idée de ne point déplaire avait rendu ses vives allures et son entrain.

— Sans doute, mais la jeune fille m'a avoué qu'elle aurait grande peine à braver l'autorité de sa tante, d'autant plus que son frère, qui a un penchant déterminé pour les arts, aura certainement besoin de l'aide et de la protection de cette dame.

— Vous voyez bien que mademoiselle Eugénie n'a aucune amitié pour moi, reprit Pierre s'assombrissant derechef.

— Ah ça, mais, dit la vieille maman Simon, tu me fais l'effet de ressembler ce soir à un ciel d'avril! Tu ris d'un œil et pleures de l'autre. S'il ne restait aucun espoir, est-ce que j'aurais la parole aussi dégagée? Apprends qu'outre la bonne volonté de la de-

moiselle, nous sommes capables d'obtenir l'appui... De qui? devine?

— Du petit Chapeau gris, s'écria Pierre!

— Eh! eh, vous n'y allez point par quatre chemins, monsieur mon fils!

— Est-ce qu'il se pourrait qu'il nous vint quelque bien d'une autre source?

— Donc, reprit madame Simon, vous avez deviné juste! oui, il est dans les choses possibles que le petit Chapeau gris entreprenne de se mêler de cette affaire, et dès lors le succès n'est pas douteux.

— Mais, comment?

— Eugénie connaît le petit Chapeau gris; non son visage, ni son nom, et j'ai cru devoir me taire à cet égard jusqu'à ce que madame de Troy nous permette de parler. Mais, enfin, elle le connaît. Je ne sais pas même si elle ne lui doit pas les leçons qu'elle a; elles sont en correspondance. Eugénie reçoit ses lettres à domicile, et y répond poste restante. Eugénie, aujourd'hui même, a dû lui écrire et tout lui révéler. Tu vois qu'il ne faut pas encore s'attacher un pavé au cou! Seulement, elle nous prie de ne rien changer à nos rapports jusqu'à ce que le petit Chapeau gris lui ait tracé son plan de conduite.

» Bon! la brume qui reparait! Il faut avouer que tu n'es pas aisé à satisfaire. Tiens, mange ta soupe qui refroidit, et va dormir: Ce soir tu ne seras bon qu'à songer creux, je le vois bien.

» Monsieur Pierre! monsieur Pierre, fit la malicieuse maman Simon, alors que, suivant son conseil, son fils se retirait dans sa chambre, monsieur Pierre! dès que l'Exposition sera ouverte, on consent à aller, avec moi et avec le petit frère, admirer certain chef-d'œuvre d'ébénisterie dont j'ai parlé, et qu'on a grande envie de connaître: j'oubliais de vous le dire!

— Eh bien, et moi?

— Vous? En rentrant, je vous raconterai quelles auront été nos impressions!

Il fallait que monsieur Pierre fût vraiment mal disposé ce soir-là; car il trouva encore le moyen de n'être pas satisfait des dernières paroles de sa mère!

Le premier jour que jouèrent les tourniquets du vaste monument élevé à l'industrie dans les Champs-Élysées, madame Simon, mademoiselle Eugénie et le petit frère entraient à l'Exposition d'un côté, en même temps que deux équipages s'y arrêtaient sur un autre point.

De l'un de ces équipages descendirent mesdames de Troy, de Courcelles et de Blinville; de l'autre, la marquise de Kerkadec, Geneviève et Catherine.

Ces dames ne se rencontraient point là fortuitement; elles s'y étaient donné rendez-vous.

Quel que fût le désir de madame de Troy de revoir la ravissante boîte de cèdre, maintenant sa propriété, elle y fut pourtant devancée par quelqu'un de plus pressé qu'elle, à ce qu'il paraît.

La vieille maman Simon et Eugénie s'étaient déjà penchées de tous les côtés pour admirer le petit chef-d'œuvre sous ses différentes faces; elles avaient déjà, et à plusieurs reprises, exprimé leur sentiment par cent exclamations étouffées, lorsque les six dames s'en approchèrent.

Sans se préoccuper des nouvelles venues, Eugénie et madame Simon s'éloignèrent alors dans une autre direction, causant chaleureusement de cette fine

ébénisterie et de ses perfections exquises, et, naturellement, elles n'aperçurent pas le mouvement marqué qui, à leur aspect, échappa à madame de Troy.

Un moment pourtant, madame de Troy en oublia la boîte de cèdre, et dans ses yeux arrêtés sur Eugénie et sur madame Simon se perdant au milieu de la foule, l'une donnant le bras à l'autre, on aurait pu lire à la fois une profonde surprise et quelque chose comme un mécontentement très-vif.

Cependant une exclamation partie à ses côtés la rappela à la situation présente.

Le petit chef-d'œuvre avait, on le comprend, attiré très-vite les regards de toutes ces dames. Catherine et Geneviève surtout n'en pouvaient détacher leurs yeux.

Geneviève, s'étant approchée pour l'examiner de plus près, aperçut quelque chose de blanc qui lui dérobait la vue d'un délicat fleuron, et, sans autre cérémonie, tira prestement ce quelque chose. C'était une étroite banderole de papier. Elle la déroula avec l'idée d'y trouver le nom de l'artiste, et ce fut à cet instant que lui échappa ce cri de surprise, fort capable de changer le courant des pensées de madame de Troy.

« Lis! lis, faisaient à Catherine les gestes rapides de Geneviève! »

Sur l'étroit papier il y avait: « Au petit Chapeau gris, Pierre Simon et sa mère! »

— C'est à toi, à toi que cela s'adresse, reprirent les doigts fiévreux de la sourde-muette! C'est à ton intention que cette boîte a été faite! Le petit Chapeau gris, c'est toi! Comment se peut-il donc?... »

Le doigt de Catherine se posa sur ses lèvres, où errait un sourire singulier.

Cependant madame de Courcelles s'était emparée du petit papier et en lisait tout haut le contenu.

« Quelque protégé reconnaissant de madame de Troy! s'écria-t-elle.

— Veuillez croire, ma chère, reprit madame de Troy, parlant avec autant de sincérité que de mauvaise humeur, et mettant en pièces la dédicace indiscrete, veuillez croire que ceci ne se trouve point là de mon aveu!

— Le petit Chapeau gris n'a pas à s'offenser de la gratitude qu'il s'attire, fit Catherine s'adressant à madame de Troy avec une sorte de léger persiflage.

— Ainsi que nous, vous avez donc deviné qui est le petit Chapeau gris? demanda madame de Blinville à Catherine.

— Il y a longtemps que ses actions les plus cachées me sont connues, répondit la jeune veuve se tournant vers madame de Troy, dont les yeux se baissèrent devant le regard de Catherine.

Elle devinait soudain qui était le bienfaisant petit Chapeau gris, et, déjà, se voyait la risée, si ce n'est pire, non-seulement de la société charitable dont elle faisait partie, mais encore des salons!

En effet, la personne qui s'était ou que l'on avait baptisée ainsi n'était autre que la petite fille de la marquise de Kerkadec.

Afin que le lecteur comprenne pourquoi la petite fille de madame de Kerkadec levait, vis-à-vis de madame de Troy, un coin du voile de cet incognito dont il lui avait plu d'envelopper ses bonnes actions, nous allons lui mettre sous ses yeux les trois lettres suivantes:

Première Lettre.

D'EUGÉNIE FERMONT AU PETIT CHAPEAU GRIS.

« Chère Providence, qui vous cachez ainsi que la
» céleste Providence d'en haut, je me suis présentée là
» où vous m'aviez écrit d'aller, et, immédiatement,
» toutes choses ont été réglées ainsi qu'il suit : Je
» donnerai deux heures et demie trois fois par
» semaine et je recevrai cinquante francs par mois.
» Avec la pension de quatre cents francs que nous
» fait madame de Troy, notre parente, nous voilà
» riches !
» Soyez bénie ! »

Deuxième Lettre.

DE LA MÊME A LA MÊME.

« J'ai un gros secret, madame ! Si madame de Troy
» nous permettait, de fois à autre, de lui aller présenter
» nos respects, je le lui aurais confié !
» Sur notre carré, nous avons pour voisins une
» femme âgée et son fils. La mère est une personne
» bien respectable. Son fils est ébéniste et paraît très-
» distingué !
» Je crois qu'il m'aime ! »

Troisième Lettre.

DE LA MÊME A LA MÊME.

« Oui, madame, il m'aime ! La bonne maman
» Simon est venue tout à l'heure me demander ma
» main !
» Hélas ! madame, jamais madame de Troy ne con-
» sentira à me voir devenir la femme d'un ouvrier.
» Monsieur Pierre Simon a pourtant bien du mérite !
» Il a quelque chose de reçu à l'Exposition de l'In-
» dustrie ! — C'est une petite boîte en bois de cèdre
» sculpté.
» Que dois-je faire ? Conseillez-moi ! »

Le conseil demandé n'était point venu encore
lorsque arriva le premier jour de l'Exposition.

Catherine cherchait.

Elle connaissait, du reste, toute l'honorabilité de
Pierre Simon ; mais amener madame de Troy à con-
sentir à cette union, n'était pas chose facile !

Pourtant, depuis qu'elle avait compris que madame
de Troy moissonnait tout doucement des bénédictions
qu'elle n'avait point semées, Catherine s'était
dit que cette découverte pourrait servir.

L'occasion lui en parut venue ou jamais.

Prompte dans ses décisions, la jeune veuve prit le
bras de madame de Troy, qui n'y opposa point de
résistance, et l'entraîna à trois ou quatre pas des
autres dames. Là, pendant quelques minutes, elle
lui parla bas, et, le soir même de ce jour, Eugénie
recevait un billet ainsi conçu :

DU PETIT CHAPEAU GRIS A EUGÉNIE FERMONT.

« Monsieur Pierre Simon et sa mère peuvent se
» présenter demain chez madame de Troy ; ils y trou-
» veront un accueil selon leurs vœux.
» Je m'invite à votre messe de mariage ! »

Eugénie avait peine à en croire ses yeux.

Pierre prétendit que dès que le petit Chapeau gris
s'en était mêlé, c'était ainsi que devaient aller les cho-
ses. Et, le lendemain, la robe de stoff et le châle à
fleurs reparurent au soleil.

« Eugénie, fit la maman Simon, entrant dans
toute sa splendeur chez sa gentille voisine, et le nom
de votre tante ? Et son adresse ? » On n'oubliait que
cela !

« Madame de Troy, rue Lepelletier, répondit Eu-
génie.

— Madame de Troy ! s'écria la maman Simon,
madame de Troy ! mais madame de Troy, c'est notre
bienfaitrice ! La vôtre ! c'est le petit Chapeau gris ! »

Si, la veille, Eugénie avait eu peine à ajouter foi à
ce qu'elle lisait, ce qu'elle entendait maintenant lui
paraissait encore bien plus invraisemblable. Ses rap-
ports avec sa tante avaient été loin d'être selon son
cœur. Ce n'étaient pas du tout ses traits qu'elle avait
donnés au petit Chapeau gris. Une voix en elle s'éle-
vait contre ce qu'on lui affirmait. Cependant elle
se tut à cet égard, et garda pour elle seule tous ses
doutes.

Ainsi que l'avait écrit le petit Chapeau gris, chez
madame de Troy tout marcha avec une facilité sur-
prenante.

Non-seulement un consentement gracieux fut ac-
cordé, mais encore un très-beau trousseau fut offert
à Eugénie avec une dot de six mille francs et cinq
cents francs en or dans une petite bourse !

Quelles paroles magiques avait pu prononcer Cathe-
rine à l'oreille de madame de Troy, pour modifier
ainsi la manière d'être de cette dame vis-à-vis de sa
parente ? Nous ne savons ! La sagacité de nos lectrices
y suppléera sans doute ! Quant à celle de nos lecteurs,
si nous en avons, elle a déjà percé ce mystère de part
en part !

Mesdames de Courcelles et de Blinville apprirent
le nouveau trait de madame de Troy, et voulurent
assister à la messe de mariage d'Eugénie.

Catherine et Geneviève furent prises du même
désir.

Naturellement, aucun petit chapeau gris n'y
parut !

Pierre et sa mère trouvaient cela tout simple. Eu-
génie ne pouvait se défendre d'espérer qu'il en appa-
raitrait un.

A la sacristie, comme chacun félicitait la mariée
et l'embrassait, une charmante femme assistait à tout
ce mouvement sans s'y mêler. Son œil attendri ne
quittait point le visage d'Eugénie.

Eugénie sentit ce regard sur son front, et elle leva
les yeux.

L'adorable physionomie qu'elle aperçut la remua
jusqu'à l'âme. Son cœur eut une révélation. Elle s'é-
lança. Un geste rapide la retint. Ce fut la jeune femme
qui vint vers elle.

« Le cœur a dit vrai, mais la bouche se taira ! » fit
Catherine, attachant au cou de la jeune mariée, au
moyen d'une chaîne d'or, un médaillon de même
métal dans lequel de petites émeraudes et des perles
fines formaient ces mots :

« A Eugénie Simon, le petit Chapeau gris ! »

M^{me} ADAM-BOISGONTIER.

CHARADE

PERSONNAGES.

BLANCHE DE SAINT-SEVER, 16 ans.
ALIX DE RIEUX, 18 ans.
JOSELINE DE JOIGNY, 19 ans.
UN TROUVÈRE.
UN PELERIN.
DAMOISELLES, PAGES.

La scène représente une salle gothique.

Première Partie.

SCÈNE PREMIÈRE.

BLANCHE, ALIX.

ALIX. D'où venez-vous, chère Blanche ?

BLANCHE. Je suis montée à la tour du guet, et là, j'ai vu, spectacle cruel ! la chevauchée du roi, notre seigneur, qui suivait la route du Midi... la verdure des prés disparaissait sous le fer des lances et des épées ; au lieu des moissons qui se balancent au vent, on ne voyait que l'oriflamme, les bannières et les pennons des soldats de la Croix, et le bruit de leurs chevaux arrivait jusqu'à nous comme un tonnerre lointain... Hélas ! reviendront-ils ?

ALIX. Vous pleurez, Blanche ?

BLANCHE. N'ai-je pas de justes causes de larmes ? N'ai-je pas vu la bannière de mon père auprès de celle du baron de Montmorency, des sires d'Estampes, du comte de Dreux et des autres grands vassaux de l'Ile-de-France ? Mon père, cassé de vieillesse et criblé de blessures, mes frères, si hardis, reverront-ils jamais ce manoir où ils m'ont laissée ?

ALIX. Un autre pennon n'a-t-il pas attiré vos yeux, chère Blanche ? Hugues de Joigny fait partie de l'armée royale ; Hugues de Joigny est votre fiancé.

BLANCHE. Et mes vœux s'élèvent au ciel pour lui ! Puisse-t-il servir noblement la croix du Christ et revenir réclamer la foi jurée !

ALIX. D'autres ne vous auraient pas laissée presque veuve, chère Blanche ; ils auraient préféré le bonheur à la gloire, et n'auraient cédé à personne le droit de vous protéger.

BLANCHE. Que voulez-vous dire, Alix ?

ALIX. Vous me comprenez ; car vous connaissez ses vœux de mon frère. Raoul, que le roi a nommé bachelier de Montheury, n'a pas pris le signe de la croi-

sade, et Blanche de Saint-Sever l'a retenu bien plus que les ordres de son suzerain.

BLANCHE. Ne parlons plus de cela : foi fut promise, et foi sera gardée. Mais, qui vient là ? c'est Joscelinde.

SCÈNE II.

LES MÊMES, JOSELINE.

JOSELINE. Blanche, mon amie, ma sœur, je viens me consoler auprès de vous, en ce jour de deuil et de joie.... Mon frère vient de partir ; il va, avec ses vaillants compagnons, délivrer les colonies chrétiennes, chasser les musulmans de la Terre sainte, et continuer l'œuvre de Godefroy de Bouillon : quelle plus noble destinée ! mais aussi, quelle douleur pour celles qui restent !

BLANCHE. Ah ! Joscelinde, je ne le sais que trop !

JOSELINE. Mon frère m'a chargée pour vous, sœur chérie, d'un dernier message. Vous souvenez-vous que la dernière fois qu'il a eu le bonheur de vous voir, il a joué avec vous, et que vous avez donné à une pauvre vassale l'argent que vous aviez gagné, toute joyeuse de votre fortune ? Hugues, en mémoire de ce dernier jour, vous envoie un dé d'argent, sur lequel une main habile a gravé vos noms et la date du jour de vos fiançailles, et il vous conjure de n'accorder à nul autre cette main qui lui fut promise, avant qu'un intervalle de trois années se soit écoulé.

BLANCHE. Ah ! jamais, jamais ! je n'aurai pas d'autre sœur que vous, Joscelinde !

ALIX, à part. C'est ce que nous verrons. Ésope, en ses fables, nous apprend la patience.

BLANCHE. Allons à la chapelle, chères amies, afin de prier pour ceux qui font le voyage d'outre-mer. Ma grand'mère nous y attend.....

Deuxième Partie.

SCÈNE PREMIÈRE.

BLANCHE, JOSELINE.

BLANCHE. Et voilà deux ans écoulés ! deux ans sans nouvelles, ou des nouvelles pires que la mort ! Le roi Louis le Jeune, vaincu, malgré des prodiges de vaillance ; barons, chevaliers, hommes d'armes succom-

bant à ses côtés, et l'armée chrétienne arrêtée dans les plaines de la Palestine, sans pouvoir arriver jusqu'à Jérusalem ! voilà ce que nous avons appris : et ceux qui nous sont si chers, où sont-ils ?

JOSCELINE. Je partage vos craintes, Blanche, et pourtant je veux espérer encore.

BLANCHE. Alix n'espère plus.

JOSCELINE. Alix ne craint pour personne ; son unique parent est en paix sous les solides voûtes de Montlhéry. C'est l'amour, ce sont les tendres affections qui nourrissent tout à tour l'inquiétude ou l'espérance.

BLANCHE. Ah ! si quelqu'un pouvait nous apporter des nouvelles du pays d'outre-mer, si je pouvais savoir ce que font mon père, mes frères et le vaillant Hugues de Joigny !

SCÈNE II.

LES MÊMES, ALIX.

ALIX. Damoiselles, je vous annonce un hôte nouveau, qui, avec la permission de la baronne de Saint-Sever, offre de nous distraire un peu. Et vraiment une heure de plaisir sera la bienvenue dans cette triste solitude.

BLANCHE. Qu'est-ce donc, Alix ?

ALIX. C'est un disciple du gai savoir, qui voyage de châteaux en châteaux, avec sa harpe, et qui sait nombre de sirventes en langue d'Oc, de Loïs, de ballades et de fabliaux en langue d'Oïl, et il propose ses services..... Voulez-vous qu'on l'introduise ?

BLANCHE. Oui, chère Alix. (*Alix sort.*) Il saura peut-être quelques nouvelles d'Orient. Vous voulez bien l'entendre, Joscelinde ?

JOSCELINE. Volontiers.

SCÈNE III.

LES MÊMES, ALIX, LE TROUVÈRE, DAMOISELLES ET SUIVANTES. *Les jeunes filles s'assoient.*

LE TROUVÈRE. Gentes damoiselles, heureux d'être reçu en ce manoir, je mets à votre gracieuse disposition le peu de talents que j'ai acquis dans les cours les plus renommées : celle de Raymond Béranger, comte de Provence ; celle de l'illustre roi d'Angleterre, Henri II^e du nom ; celle de Raoul, comte de Bourgogne, et même la cour des rois maures, célèbre par la politesse et la galanterie. — Vous plaît-il que je vous dise, en la noble langue d'Occitanie, l'histoire de la belle Maguelonne, ou la complainte d'Ide la Courtoise, ou la romance du Cid Campeador et de dona Ximène, traduite de la langue espagnole, ou un sirvente de Bertrand de Born, ou un fabliau, imité de l'idiome latin ou grec ? Commandez, nobles dames, à votre humble serviteur.

ALIX. Chantez une de vos œuvres, beau sire.

LE TROUVÈRE *accordant sa harpe*. La dernière, en ce cas ; elle est triste, elle pourra faire pleurer ces beaux yeux, mais de plus gais accords ramèneront le sourire sur les lèvres de celles qui m'écoutent :

Pleurez, pleurez, nobles dames de France !
Plus ne verrez tant de preux chevaliers !
Ils ont frappé du glaive et de la lance :
Les uns sont morts, les autres prisonniers !

VINGT-SEPTIÈME ANNÉE. — N^o XII.

Oh ! que de noms chantera le trouvère
Quand le passé deviendra souvenir !
La gloire semble aujourd'hui bien amère,
Mais ses rayons doront l'avenir !
Honneur à vous, héros de la croisade !
Morts pour la croix, pour la France et l'honneur,
Vos noms écrits dans ma pauvre ballade
Vivent au ciel, au livre du Seigneur...

Pleurez, pleurez, nobles dames de France.

BLANCHE, *l'interrompant avec vivacité*. Vous revenez de Palestine !

LE TROUVÈRE. Je n'ai pas eu ce bonheur, noble dame. Mes mains sont trop faibles pour manier l'épée, mais j'ai conversé avec quelques croisés vénitiens, échappés par miracle à ces sanglantes batailles.

JOSCELINE. Et savez-vous des nouvelles ?

LE TROUVÈRE. Elles sont désastreuses. Le roi, Louis le septième, vaincu, découragé, se dispose à revenir en France, mais de sa vaillante armée, de ses fiers barons, il ne ramènera que quelques débris : Enguerand de Couci, Renaud, comte de Tonnerre, Guillaume de Ponthieu et bien d'autres seigneurs ont laissé leurs ossements dans les défilés de l'Asie.

BLANCHE. Avez-vous entendu citer d'autres noms : celui du seigneur de Saint-Sever, par exemple ?

LE TROUVÈRE. On m'a dit qu'il avait fait des prodiges de valeur ; mais je n'ai pas entendu parler de sa mort.

JOSCELINE. Et le baron Hugues de Joigny ?

LE TROUVÈRE. Oh ! il doit être mort, car il a été blessé et fait captif par un émîr Sarrasin. C'est un marchand vénitien qui me l'a dit. (*Blanche fond en larmes.*)

JOSCELINE. Nous ne devons pas, chère Blanche, ajouter une foi entière aux propos d'un ménestrel vagabond.

ALIX. Par qui saurait-on les nouvelles si ce n'est par ceux qui parcourent les pays ?

LE TROUVÈRE, *tirant des accords de la harpe*. Vous plaît-il que je chante encore, ou bien que je fasse entrer un jongleur, mon compère, qui possède des chiens et des singes qui dansent merveilleusement ? Parlez, noble châtelaine.

BLANCHE. Jouez quelques airs à ces damoiselles ; vos vers et vos chansons pourront les distraire de leurs ennuis ; pour moi, j'ai besoin de solitude et prends congé de vous. (*Elle se retire avec Joscelinde et Alix.*)

Le Tout.

SCÈNE PREMIÈRE.

BLANCHE, ALIX.

Alix. Enfin, chère Blanche, nos vœux seront-ils écoutés ? Trois années ont passé depuis le départ du sire de Joigny ; vous n'avez reçu aucune nouvelle directe, il est vrai, mais les bruits publics ne vous ont parlé que de blessures, de captivité et de mort ; vous êtes dégagée de vos promesses, votre main est libre, et un autre peut la réclamer.

BLANCHE, Alix, si vous m'aimez, pourquoi me presser ainsi ? Pourquoi faire violence à mon âme ?

ALIX. Eh ! c'est parce que je vous aime, parce que je souffre pour vous, avec vous, de cette longue et vaine attente, de cette fidélité gardée à celui qui ne peut plus la réclamer. Je veux que vous soyez heureuse ; et mon frère, qui vous chérit depuis si longtemps, ne serait-il pas pour vous un bon mari, un fidèle protecteur ? Il est digne de vous par son lignage et sa fortune ; il est aimé du roi..... pourquoi le refuser ?

BLANCHE. Parce que j'ai promis ma foi à un autre, parce que je ne suis pas une âme vile, qui se croit dégagée d'une promesse alors que le temps strictement limité, mesuré par les horloges et les clepsydres, est écoulé.

ALIX. Mais votre domaine, qui n'a d'autres gardiennes que vous et votre aïeule, est envahi chaque jour par d'insolents voisins.....

BLANCHE. Dieu nous défendra.

ALIX. Votre aïeule, elle-même, ne désire-t-elle pas vous voir unie à Raoul ?

BLANCHE. Elle le désire, mais elle ne force pas ma volonté. J'attendrai.

ALIX, avec impatience. Ah ! je le vois, c'est Joscelinde qui vous entretient dans cette funeste erreur. Mais on nous interrompt.

SCÈNE II.

LES MÊMES, UN PÈLERIN, UNE SUIVANTE.

LA SUIVANTE. Damoiselle, voici un bon pèlerin fatigué qui demande l'hospitalité. Notre dame m'a commandé de l'amener ici, et de lui servir des rafraichissements.

BLANCHE. Asseyez-vous près du foyer, pèlerin ; reposez-vous en paix, on va vous servir du pain et du vin, en attendant l'heure du souper. *(Le pèlerin s'incline et s'assied près du feu.)*

ALIX. Je vais chercher ce qu'il faut à ce pauvre voyageur. *(Elle sort.)*

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, JOSCELINE.

JOSCELINE. Alix vous quitte, ma chère Blanche..... Hélas ! que je redoute son influence sur votre esprit !

BLANCHE. N'est-ce pas la sagesse qui me parle par sa bouche et celle de mon aïeule ? En leur présence, je les désapprouve ; mais lorsque, seule avec moi-même, je médite leurs paroles, je me dis qu'elles ont raison, et que nous espérons contre toute espérance !

JOSCELINE. Chère Blanche, croyez-en la voix qui parle au fond de mon cœur : Hugues est vivant ! *(Le pèlerin fait un mouvement.)* Oh ! ne vous laissez pas séduire aux paroles adroites d'Alix ; un jour, peut-être, un jour vous vous repentiriez amèrement de l'avoir écoutée ! Mais elle vient, elle ne veut pas que je sois seule avec vous.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, ALIX, portant une coupe de vin.

ALIX. Buvez, pèlerin, et dites-nous quelques nouvelles des Saints Lieux.

LE PÈLERIN. Ils tomberont peut-être au pouvoir des infidèles. La maia de Dieu est sur nous.

JOSCELINE. Et l'armée des croisés ?

LE PÈLERIN. Ceux qui ont échappé au fer et aux cachots reviennent sur les galères des Vénitiens, mais combien le nombre en est petit !

ALIX, d'un accent de triomphe. Vous voyez, Joscelinde !

JOSCELINE, avec calme. Nous savons tous que grand nombre de croisés ont péri d'une mort glorieuse, mais rien ne me prouve que mon frère bien aimé ne soit plus parmi les vivants.

ALIX, avec emportement. La voix publique ne devrait-elle pas faire tomber votre folle obstination ? Messire Hugues a été fait prisonnier : il n'a pas écrit en France pour vous prier, vous, sa sœur, de négocier sa rançon, donc il est mort ! Et vous remplissez de fables l'esprit de Blanche, pour la conserver à un époux qui n'est plus de ce monde.

JOSCELINE. Et vous, Alix, vous vous hâtez fort de sacrifier les vivants qui vous gênent : chacune de nous, du reste, défend son frère ; c'est à Blanche de décider d'Hugues ou de Raoul.

BLANCHE. Hélas ! que dirais-je ? mon cœur et ma foi ont été donnés au sire de Joigny, et je ne me crois pas libre tant que sa mort ne m'est pas démontrée. Et s'il est mort, ne ferai-je pas mieux, veuve fiancée, d'aller au fond d'un cloître prier Dieu pour lui, pour mon père et pour moi ? *(Elle pleure et s'appuie sur l'épaule de Joscelinde. Le pèlerin se lève.)*

ALIX. Les trois ans de délai sont expirés !

LE PÈLERIN, rejetant en arrière son capuchon. Mais le fiancé existe, et il vient réclamer d'un cœur noble et fidèle la foi promise ! Blanche, Joscelinde, reconnaissez-moi !

JOSCELINE. Oh ! mon frère ! tu vis, je le savais bien !

BLANCHE. Hugues, est-ce vous ? vous, échappé du tombeau !

HUGUES. Je reviens vivre pour vous ! Je précède de deux jours votre père et vos frères, échappés comme moi au hasard des batailles..... Oh ! Blanche, nous serons tous heureux !

BLANCHE. Si je ne vous avais pas attendu, que je serais à plaindre ! Oh ! Joscelinde, merci ! (1)

(1) Cette petite charade peut être facilement jouée par des jeunes filles. Pour le costume des châtelaines, une longue jupe trainante, un surcot ou corsage à basques, garni de fourrures, des cheveux tressés et une voile suffiraient ; une longue tunique, un chaperon et une harpe ou une guitare formeraient le costume du trouvère, et un ample manteau à capuchon suffirait au pèlerin.

PETITE HISTOIRE DU MOBILIER

Sans doute, au sortir de l'Eden, nos premiers pères eurent pour premiers meubles une couche de feuilles, un tronc d'arbre, un quartier de roche, mais les arts naquirent bientôt; l'écriture elle-même nous apprend que Tubal-Cain, arrière-petit-fils de Cain, forgea les métaux, fut habile à travailler le fer et l'airain, tandis que les fils de son frère Jubal inventaient la harpe et la cithare. La civilisation commence, et avec elle les premières recherches de la vie matérielle, que l'homme améliore, perfectionne, raffine de plus en plus, jusqu'à ce que l'excès du luxe le ramène à la barbarie.

Nous ne manquons pas de détails sur le mobilier des Hébreux. Rien de plus austère que leurs mœurs, de plus frugal que leur table, de plus simple que leurs habitations, pendant les premiers siècles de leur séjour en Palestine. La richesse et le prestige des arts étaient uniquement réservés au Temple unique du vrai Dieu. Là se voyaient les vaisseaux d'airain, prodigieux par leur nombre, leur grandeur et leurs ornements; là se voyaient les vases sacrés en or et enrichis de pierreries, les tapis précieux, les boiseries de cèdre, le jaspe et le porphyre couvrant les murs et le sol du Sanctuaire; les gonds même de la maison du Très-Haut étaient d'or pur, ainsi que nous le lisons au troisième livre des *Rois*. Les demeures des particuliers étaient, au contraire, d'une grande simplicité; quand la Sunamite proposait à son mari de loger le prophète Elisée: «Faisons, disait-elle, une petite chambre pour cet homme de Dieu; nous y mettrons un lit, une table, un siège et un chandelier.» C'est l'ameublement d'une cellule. Les lits étaient bas, simples et entourés d'une moustiquaire. Le chandelier était une espèce de candélabre, portant une ou plusieurs lampes, l'usage des tapisseries était inconnu, la vaisselle était d'argile, et fréquemment renouvelée, à cause des impuretés légères; le passage d'une souris, par exemple, nécessitait la destruction du plat ou du vase qu'elle avait souillé; mais quand la paix du règne de Salomon, la captivité à Babylone, le commerce avec les Perses, avec les Grecs, au temps d'Alexandre eurent fait connaître aux Hébreux le luxe des nations étrangères, ils ne refusèrent rien à leurs désirs, et la splendeur de leur table, de leur habillement et de leur mobilier égala, dépassa peut-être celle de leurs vainqueurs. Les sièges et les lits d'ivoire, les tentures de pourpre et d'hyacinthe, les riches tapis, les vases précieux ornèrent leurs demeures autrefois si modestes; ils empruntèrent les coutumes des autres peuples, et l'on voit dans l'Evangile que les Juifs avaient adopté, entre autres, la mode des Grecs et des Romains, et mangeaient couchés sur des lits, ce qui permit à Madeleine de parfumer les pieds de Jésus,

et à saint Jean de se coucher sur le sein de son divin Ami.

La naïveté primitive des Grecs est bien remarquable dans l'*Iliade* et dans l'*Odyssée*. Ulysse avait fabriqué de ses mains le bois de sa couche; c'était dans la souche épaisse d'un olivier qu'il avait taillé ce meuble, et il se servit de ce souvenir pour se faire reconnaître de Pénélope. «Dans l'enceinte des cours, lui dit-il, était » un jeune olivier couronné d'un vert feuillage; il » s'élevait comme une large colonne. Je bâtis tout » autour la chambre de l'hyménée avec des pierres » étroitement unies, je la couvris d'un toit magnifi- » que, et je plaçai les portes formées d'ais solides. » J'abattis ensuite les branches de l'olivier; alors, » coupant le tronc près de la racine, j'en ôtai l'écorce » avec le fer, et, l'ayant creusé, je le posai sur le » pied de l'arbre, où je l'assujettis avec de fortes che- » villes, introduites dans les trous nombreux que je » fis à l'aide d'une longue tarière. Après avoir poli » cette couche et le pied qui la soutenait, j'achevai » cet ouvrage en incrustant l'or, l'argent et l'ivoire; » enfin, je tendis dans l'intérieur des courroies de cuir » recouvertes d'une pourpre éclatante. Telle est la » preuve de ce que j'ai dit (1).»

Ce roi, qui était à lui-même son maçon, son menuisier et son tapissier, connaissait cependant les arts et la magnificence, puisqu'il incrustait d'or et qu'il revêtait de pourpre le lit, ouvrage de ses mains. C'était cette adresse, qui, jointe à son éloquence et à sa valeur, avait valu à Ulysse la renommée de sagesse dont il jouissait parmi les Grecs. D'autres descriptions du palais d'Ithaque nous donnent quelque idée de la splendeur que les Grecs devaient sans doute à leurs rapports avec l'Orient. L'ouvrier Semalicus avait façonné pour Pénélope un siège d'or et d'ivoire, et la reine posait ses pieds sur une riche escabelle que recouvrait une peau de brebis; des tapis paraient sa demeure, et l'on s'y reposait au sortir du bain, et les coffres, les armoires de cèdre étaient remplis de vêtements précieux.

Chez les Grecs comme chez les Romains, les meubles n'étaient pas en très-grand nombre, car les maisons étaient petites; on vivait au grand air, sur la place publique, dans les jardins ou sous les portiques; c'était là que les hommes s'assemblaient pour causer politique ou philosophie, pendant que les femmes, retirées au fond du gynécée, filaient à la quenouille ou brodaient au métier. Le luxe et le goût délicat des Grecs étaient surtout dans les statues, les tableaux qui paraient leur demeure, dans les ornements des vases et

(1) *Odyssée*, livre XXIII.

des coupes qu'ils servaient à leurs festins; ils employaient pour leurs statues le marbre, l'or et l'ivoire, mêlés parfois, ainsi qu'on le voyait dans la Minerve de Phidias; l'or, l'argent, le bronze, convertis en coupes, en patènes, en amphores, empruntaient à l'art un prix qui dépassait celui des matières les plus précieuses; de nos jours encore, quelques vases échappés au temps et aux Barbares sont cités comme les types les plus purs du beau. Un poète parle ainsi de ce luxe élégant, qui est le génie de la Grèce :

« Aux lambris d'ivoire et d'or semés
Pend le lin d'Ionie en brillantes courtines;
Le toit s'égaye et rit de mille odeurs divines.
La table au loin circule, et d'appêts savoureux
Se charge. L'encens vole en longs flots vaporeux;
Sur leurs bases d'argent, des formes animées
Èlèvent dans leurs mains des torches enflammées;
Les figures, l'onyx, le cristal, les métaux,
En vases hérissés d'hommes ou d'animaux,
Partout sur les buffets, sur la table étincellent;
Plus d'une lyre est prête, et partout s'amoncellent
Et les rameaux de myrte, et les bouquets de fleurs :
On s'étend sur des lits teints de mille couleurs... »

Les vases grecs étaient ordinairement noirs avec des figures rouges; d'autres, en airain, venaient surtout de Délos et d'Égine; l'airain de Corinthe était un alliage qu'on supposait s'être produit fortuitement par la fusion d'un grand nombre de métaux dans un incendie de cette ville.

Les Romains en conquérant la Grèce empruntèrent aux vaincus leurs goûts magnifiques, leurs arts et ces riches décors, dont le travail le plus exquis relevait la valeur. Jusqu'alors rien n'avait été plus simple que les maisons des consuls et des généraux qui avaient soumis à leurs lois l'Italie et Carthage; les Cincinnatus et les Fabius n'avaient que des pénates d'argile, des meubles en bois à peine rabotés; leur vaisselle était de terre, et le travertin dont étaient bâties leurs maisons n'avait ni tentures, ni fresques éclatantes. La conquête de la Grèce changea tout cela : les chefs-d'œuvre d'Apelles, de Zeuxis et de Phidias, transportés à Rome, donnèrent à leurs possesseurs des idées de luxe inconnues jusqu'alors; l'austérité primitive disparut; on se débarrassa des meubles aux formes lourdes et grossières; la poterie étrusque, quelque beau que soit son galbe, fit place aux coupes, aux amphores grecques; les murs se couvraient de stuc, de mosaïques et de riches tentures, et les trésors de l'univers connu, amassés à Rome, dans quelques mains, transformèrent bientôt en folles magnificences ce qui n'avait été d'abord qu'un bien-être élégant. Ce fut sous Néron, l'artiste, que ces splendeurs atteignirent le comble de l'extravagance. Il avait fait bâtir une maison qu'on appelait la *Maison dorée*; il n'en reste rien aujourd'hui, et l'église de Saint-Pierre s'élève à la place où elle fut. Ce palais avait, entre autres recherches, pour quatre millions de sesterces de tapis de Babylone; on y voyait une coupe en myrrhe de la valeur de trois cents talents, et des miroirs d'émeraude, qui soulageaient la vue fatiguée du prince. A cette époque, les lits et les sièges des riches, étaient d'or, d'argent ou tout au moins d'ivoire; les tables de citre, bois de Mauritanie très-précieux, auquel on mêlait l'écaïlle; le sol était couvert ou de tapis asiatiques, ou de mosaïques splendides, où étaient incrustées les sentences

des poètes grecs et latins; les murs montraient des fresques, des tableaux, ou bien ils étaient enduits de stuc aux mille couleurs, ou de marbres variés; les fenêtres étaient fermées par des plaques d'albâtre très-minces; les trépieds de bronze servaient à chauffer et à parfumer, en hiver, ces chambres qui recevaient, l'été, la brise et les parfums des jardins; les miroirs en forme de disque étaient d'acier, d'argent et quelquefois d'une pierre noire et polie qui venait d'Éthiopie; la vaisselle était d'or, d'argent, et des coupes d'agate, d'onyx, de jaspé se mêlaient aux plats et aux amphores de métal; des parfums et des fleurs embaumaient l'air, des statues peuplaient les galeries; parfois des peintures grotesques égayaient les grottes où l'on venait chercher la fraîcheur; chaque maison opulente avait une salle de bains, une bibliothèque, une piscine pleine de poissons aux espèces rares, des jardins, une volière, et partout se voyait un luxe varié, mais toujours excessif. Ceci dura jusqu'au moment où les Barbares, dédaigneux de ces recherches, mirent le feu aux palais et jetèrent tant de richesses dans le Tibre.

Les Gaulois reçurent des Romains, leurs conquérants, l'habitude de ces magnificences; les Francs, établis dans la Gaule, ne les rejetèrent pas; seulement le goût du beau était alors fort oublié, les secrets des arts perdus, et la richesse de la matière tenait lieu de ce travail parfait auquel les anciens attachaient tant de prix. Sous les rois de la première race, on voit encore quelques traces du luxe romain; les vêtements et les meubles de Clovis et de ses successeurs retraçaient les souvenirs de Rome plutôt que ceux de la Germanie et de la forêt Hircienne, berceau primitif des Chérusques. Le peuple conquis avait, par l'ascendant de la civilisation, conquis ses vainqueurs, et le palais des Thermes conservait encore, sous les Mérovingiens et sous les Carolingiens, l'apparence qu'il avait au temps de Julien l'Apostat. Le goût artistique, assoupi pendant le moyen âge, se ranima bientôt à la chaleur de la foi et dans l'enceinte des monastères. La sculpture orna les églises de statues à l'expression naïve et pénétrante; l'orfèvrerie fit des chefs-d'œuvre pour orner les autels; l'or reçut des émaux précieux, l'argent fut niellé avec art; le ciseau et la gouge fouillèrent les boiseries; les tapisseries ouvrières par les plus grandes dames couvrirent les murs du sanctuaire; les fenêtres furent enrichies de vitraux peints avec une perfection restée inimitable; tous les arts refleurirent sous l'influence de la religion, et après l'église, le palais, la maison, la chaumière même en ressentirent l'influence. Les croisades contribuèrent aussi à ce mouvement vers le bien-être et le luxe extérieur.

Le bois de chêne était à peu près le seul dont nos ancêtres fissent usage, c'était dans le chêne qu'étaient faits et sculptés leurs lits énormes, à quenouilles et à baldaquins, leurs grands et profonds fauteuils, leurs escabeaux, leurs bancs, leurs prie-Dieu, leurs bahuts et leurs tables massives, aux pieds tors et à la galerie ingénieusement fouillée. Les lits étaient formés de matelas de laine et de plumes; des *linceuls* ou *drappeaux* de serge ou de toile, des *couvertors* de laine, et quelquefois de fourrures chez les gens riches, des oreillers et des traversins complétaient le couchage; les rideaux étaient de serge bleue ou verte, et quelquefois de tapisserie. On montait au lit par des degrés. La tapisserie à la main ou au métier (la Flandre et

l'Artois excellaient dans ce produit), et quelquefois le cuir doré couvraient les chaires ou fauteuils, ainsi que les carreaux de pied; sur la crédence des bahuts l'on voyait de la vaisselle, des plats, des aiguères, en grès et en faïence, des hanaps et des verres en cristal, des drageoirs et d'autres vases en argent. Les miroirs venaient de Venise et quelquefois de Nuremberg. Les murs étaient peints en jaune, mais on les peignait aussi avec des couleurs plus fines, et quelquefois on y semait des rosettes d'étain brillant. Les boiseries, le cuir doré ou cuir de Cordoue, les tapisseries de haute lice commencèrent à orner les salles sous le règne de Charles VI. Les plafonds étaient lambrissés et peints; le sol, dallé en carreaux rouges, jaunes ou verts, disparaissait, l'hiver, sous une jonchée de paille, l'été, sous les rameaux verts. La cheminée, autour de laquelle on se rassemblait, était toujours ornée avec soin; souvent le chambranle tout sculpté s'appuyait sur de gracieuses colonnettes; au fond de l'âtre l'on voyait une plaque aux armes du maître de la maison, s'il était noble; les bourgeois mettaient sur leurs plaques le blason de leur ville ou de leur province, ou quelque scène de l'écriture, telle que : *Les enfants hébreux dans la fournaise*; les landiers ou chenets étaient énormes et curieusement travaillés; les pelles, les pincettes étaient souvent l'œuvre d'un ouvrier habile; des chandeliers en bois, en cuivre, en étain, en argent, selon la fortune, portaient des flambeaux de cire jaune; quelquefois un lustre à quatre branches, suspendu au plafond, achevait d'illuminer l'appartement, le soir; le jour, il était éclairé par des fenêtres longues et étroites, remplies souvent de vitraux colorés et défendues par des grillages ou des barres de fer. La serrurerie des maisons de nos ancêtres était fort belle; leurs clefs, leurs gonds, leurs marteaux de porte étaient fréquemment des œuvres d'art que l'on admire encore; il en était de même des cuivres qui servaient à leur cuisine. Les moules à pâtisserie avaient des formes bizarres, les moindres meubles offraient quelque chose d'original, que l'industrie de nos jours ne parvient pas à imiter. La vaisselle était de grès, de faïence, ingénieusement émaillée et colorée. Limoges fournissait les faïences les plus belles; mais pendant les plus beaux siècles de la chevalerie, on ne connut pas l'usage des assiettes; un *tailloir* ou tranche épaisse de pain en tenait lieu. Les nappes, appelées *doubliers*, étaient *plissées comme rivière ondoïante qu'un petit vent frais fait doucement soulever*. Les fourchettes, inconnues aux Romains, ne furent en usage en France, que sous Charles V. On dinait à neuf heures, ainsi qu'en fait foi le vieux dicton :

« Lever à cinq, dîner à neuf,
Souper à cinq, coucher à neuf,
Pour vivre jusqu'à nonante-neuf. »

L'époque qu'on appelle la Renaissance apporta de grands changements dans les mœurs de nos aïeux et dans l'aspect de leurs habitations. Les formes grecques se mêlèrent aux formes gothiques, et produisirent un mélange, parfois bizarre, parfois heureux et charmant. L'orfèvrerie, sous l'impulsion de Benvenuto Cellini, fit de grands progrès; mais, malheureusement, ces pièces magnifiques, qu'il exécuta pour les princes et les grands, aucune presque ne subsiste : le métal trop précieux a passé au creuset. Bernard de Palissy

fit de la poterie de terre, ou faïence, une œuvre d'art, dont les échantillons, parvenus jusqu'à nous, attestent la beauté singulière. L'horlogerie devint chose plus populaire; mais en revanche, la diffusion des livres, due à l'invention de l'imprimerie, fit disparaître de presque partout les vitraux peints, qui enlevaient trop de jour.

Henri IV donna un grand essor aux fabriques de tapisserie, que, depuis, Colbert aussi encouragea puissamment. Une armoire qui nous reste de Marie de Médicis donne une idée des formes lourdes et du goût mythologique qui régnaient à cette époque. On voyait alors beaucoup de petits meubles, qu'on appelait *scribanes*; incrustés d'écaïlle, ornés d'argent, décorés de peintures; c'étaient de jolies inutilités, dont les cases compliquées et les nombreux tiroirs ne pouvaient contenir que des bijoux. La fameuse *chambre bleue* d'Arthénice (la marquise de Rambouillet) donne une idée de ce qu'était l'ameublement au XVII^e siècle. « Dans » cette pièce, dit Sauval, les fenêtres, sans appui, ré- » gnaient depuis le plafond jusqu'au plancher et lais- » saient jouir sans obstacle de l'air, de la vue et du » plaisir du jardin. » Mademoiselle de Scudéry, décrivant le palais de Cléomire dans son *Cyrus*, ajoute : « Tout est magnifique chez elle; les lampes y sont dif- » férentes des autres lieux; ses cabinets sont pleins » de mille raretés qui font voir le jugement de celle » qui les a choisies. L'air est toujours parfumé dans » son palais; diverses corbeilles magnifiques, pleines » de fleurs, font un printemps continu de sa cham- » bre, et le lieu où on la voit d'ordinaire est si agréa- » ble et si bien imaginé qu'on croit être dans un en- » chantement lorsqu'on y est auprès d'elle. » C'était dans cette chambre toute bleue, toute dorée, parfumée, ornée d'objets rares, que, couchée sur son lit, madame de Rambouillet recevait les princes, les seigneurs et les beaux esprits de son temps. Un balustre doré séparait son lit de la chambre; l'alcôve était soutenue par des colonnes dorées, et le plafond était peint d'une manière allégorique. Sous Louis XIV, tous les arts, toutes les industries consacrées au luxe reçurent de grands encouragements. Louvois protégea la fabrication des bronzes, Colbert les manufactures de tapisseries; Boule livra au commerce ses pendules, et ses meubles d'un goût si parfait; Ballin fit des œuvres d'orfèvrerie remarquables; l'usage de la porcelaine de Chine et du Japon commença à se répandre; l'établissement de Saint-Gobain, fondé en 1688, permit à la France de n'être plus tributaire de Venise pour les glaces, et les galeries de Versailles nous disent assez quels rapides progrès cette industrie avait faits parmi nous; les meubles avaient des formes pesantes, mais belles pourtant et majestueuses, en harmonie, d'ailleurs, avec la vaste étendue des appartements. Sous la régence et sous Louis XV, les formes sveltes, mignardes, la prodigalité des ornements et des dorures furent mises à la mode. Le lampas, la brocatelle couvraient les meubles, faisant concurrence aux tapisseries de Beauvais et des Gobelins; les porcelaines de Sèvres et de Saxe se voyaient non-seulement sur les tables, mais sur les toilettes, luttant avec les boîtes de vermeil et les mille ustensiles d'écaïlle et d'ivoire. Le bois de rose, l'acajou, le bois de violette, la marqueterie étaient employés pour les meubles, et se mêlaient à des plaques de porcelaine peintes avec grâce, à des dorures trop prodiguées pour que le goût n'en souffrit pas. Les lustres, les can-

délabrés affectaient des formes contournées et bizarres; les pieds des tables et des fauteuils se terminaient en pieds de biches; on voyait sur les cheminées et sur les consoles de grands vases de porcelaine de Chine craquelée, c'est-à-dire fendillée au feu, entremêlés de figurines de Saxe, représentant des divinités mythologiques, des emblèmes ou des figures pastorales. Tout était orné, travaillé, les dessus de portes, de cheminées; on voyait de toutes parts des scènes riantes, et l'art, si ce n'est le beau, régnait en souverain. Ce même goût, un peu plus sévère peut-être, se remarqua sous Louis XVI. La prédilection de Marie-Antoinette et de madame Elisabeth pour les fleurs les fit introduire dans tous les ornements qui nous restent de cette époque; la porcelaine, les dorures, la tapisserie reproduisaient volontiers les lis et les roses que cultivaient les princesses à Trianon. La Révolution fit disparaître tous les vestiges de richesse et de splendeur;

sous le Directoire, David et, depuis, Girodet, firent revivre les formes romaines, si mal appropriées à nos froids climats; la Restauration essaya d'un gothique maniéré et faux; de notre temps, éclectiques que nous sommes, un salon peut réunir, sans que personne se récrie, aux bahuts du seizième siècle, les ornements de Boule, les meubles d'écaillé du temps de Louis XIV, des fauteuils *rococo*, mêlés à des chauffeuses aux formes gothiques; sur les étagères on verra des produits chinois, indiens, arabes, mêlés à des bronzes de la Renaissance, à des émaux du douzième siècle, à des amulettes égyptiennes, à des laves de l'Etna, à des corbeilles d'*aluminium*, la plus récente des découvertes. Tout est toléré : tous les genres sont bons, excepté, hélas ! l'antique simplicité, la noble modestie, bel ornement de la maison de nos aïeux, et le seul que nous ne leur ayons pas emprunté !

XXX.

APRÈS LA BATAILLE

Mon père, ce héros au sourire si doux,
Suivi d'un seul housard qu'il aimait entre tous
Pour sa grande bravoure et pour sa haute taille,
Parcourait à cheval, le soir d'une bataille,
Le champ couvert de morts sur qui tombait la nuit.
Il lui sembla dans l'ombre entendre un faible bruit.
C'était un Espagnol de l'armée en déroute
Qui se trainait sanglant sur le bord de la route,
Râlant, brisé, livide, et mort plus qu'à moitié,
Et qui disait : « A boire, à boire, par pitié ! »
Mon père, ému, tendit à son housard fidèle
Une gourde de rhum qui pendait à sa selle,
Et dit : « Tiens, donne à boire à ce pauvre blessé. »
Tout à coup, au moment où le housard baissé
Se penchait vers lui, l'homme, une espèce de Maure,
Saisit un pistolet qu'il étreignait encore,
Et vise au front mon père, en criant : « Caramba ! »
Le coup passa si près que le chapeau tomba,
Et que le cheval fit un écart en arrière.
« Donne-lui tout de même à boire, » dit mon père.

VICTOR HUGO.

LE PROGRÈS MUSICAL.

N° 12

Voici notre dernier catalogue de 1859. Celles de nos abonnées qui n'auraient pas encore reçu toute leur musique, doivent se rappeler qu'elles ont le droit de la choisir dans les douze listes parues pendant cette année.

Nous pensons qu'il n'est pas inutile de remettre sous les yeux des lectrices du *Progrès Musical* l'explication des avantages réels qu'offre cette publication, qui va entrer dans sa sixième année depuis son annexion au *Journal des Demoiselles*.

En ajoutant 6 FRANCS au prix ordinaire de l'abonnement

du JOURNAL DES DEMOISELLES, le *PROGRÈS MUSICAL* donne à chaque abonnée le droit de choisir, dans ses douze catalogues successifs, pour 50 FRANCS de musique, PRIX MARQUÉ, ce qui équivaut, prix net, ou prix réduit : à 18 FRANCS DE MUSIQUE. On reçoit donc en prenant le supplément du *PROGRÈS MUSICAL*, trois fois à peu près la valeur de la somme déboursée.

La musique que donne le *Progrès Musical* est choisie parmi les meilleures compositions des meilleurs auteurs, anciens et modernes.

REVUE MUSICALE

THÉÂTRE IMPÉRIAL ITALIEN : REPRISE DU *Barbier de Séville*, RENTRÉE DE MADAME BORGHIMAMO. — THÉÂTRE LYRIQUE : *Mamzelle Pénélope*, OPÉRA COMIQUE EN UN ACTE, PAROLES DE M. H. BOISSEUX, MUSIQUE DE M. T. DE LAJARTE. — THÉÂTRE DES BOUFFES-PARIISIENS : *La Polka des Sabots*, OPÉRETTE EN UN ACTE, PAROLES DE MM. DUPEUTY ET BOURGET, MUSIQUE DE M. VARNEY. — LE VILON DE M. DE BÉRIOT. — NOUVELLES.

Nous avons exprimé quelquefois notre prédilection pour la musique allemande, pour la musique de Beethoven, de Weber, de Mozart, de Schubert, de Haendel. Nous avons dit que nous préférons les thèmes aux motifs, les mélodies aux fioritures, la simplicité grandiose aux ornements frivoles. Nous sommes lassée de l'abus qui se fait aujourd'hui des croches et des doubles croches, comme dans un discours on se fatigue des phrases vides d'un avocat prolix. Mais lorsqu'on entend Rossini, il n'y a plus de goût, plus de système musical, plus de théories qui ne s'inclinent devant cette royauté du talent. — Les reprises du *Barbier de Séville* sont toujours des fêtes au théâtre Italien. Tout y respandit : les femmes, de diamants ; les loges, de lumières ; les visages, de sourires. Devant ce chef-d'œuvre d'esprit, de verve, d'originalité, de grâce, qui n'a son pareil dans aucun répertoire, on sent que l'art de la musique est arrivé à son apogée, que le génie humain a atteint ses dernières limites, et l'on est fier de vivre sous le ciel de l'illustre contemporain auquel on doit cet inimitable chef-d'œuvre. La rentrée de madame Borghimamo a donc été un véritable triomphe, et tous les satellites qui ajoutaient leur lumière à celle de l'astre

artistique ont dignement accompli leur révolution.

On a représenté au Théâtre-Lyrique un petit acte, qu'on appellera comme on voudra, bluette ou opérette, mais qui nous a fait grand plaisir. Le libretto est de M. H. Boisseux, la musique de M. Théodore de Lajarte. C'est frais, gai, pimpant, naïf ; en un mot, c'est charmant. Les prétentions à l'érudition musicale, si en vogue aujourd'hui, en sont complètement absentes. On est au village : on chante, on joue, on parle comme au village. Hélas ! faut-il le dire ? comme au village d'autrefois, dans ce bon temps où l'homme des champs ne se donnait pas des airs de citadin, et où la fille de ferme fredonnait une ronde du pays, au lieu d'écorchner les couplets des *Fraises*, ou d'effrayer les moineaux en hurlant par les chemins ombrés *Margot* ou le *Sire de Framboisy*. Ici, on est en pleine campagne, sous les pampres fleuris, entre la montagne et la vallée. La petite Catherine vit un peu isolée. Elle est pauvre, ce qui la rend craintive ; elle réfléchit, ce qui la rend sérieuse. Aussi, les garçons de l'endroit ont-ils pris l'habitude de ne s'en pas occuper. Mais voici qu'un beau jour, la mort d'un parent la rend presque riche, et de suite les adorateurs tombent comme la grêle à ses genoux. Deux d'entre eux adressent leur demande avec force témoignages d'un attachement désintéressé. — La sournoise ne répond pas, elle observe. — Laissez-moi, leur dit-elle, le temps de vous apprécier ; nous verrons plus tard, quand mon bas sera fini. Or, le bas commence à peine, les jours s'écoulent, et l'hiver va venir. Une même idée, ô prodige ! s'empare des deux celandons campagnards. Ils s'introduisent, en l'absence de Catherine, dans son petit logis rustique, et, prenant intrépidement les aiguilles, ils avancent la besogne qui

doit avancer leur fortune. Mais il y a dans le village un autre amoureux, nommé Landry, qui aime la jeune fille pour elle-même, et qui s'étant aperçu de la ruse de ses rivaux, défait chaque jour les mailles que les autres ont tricottées. On devine aisément la conclusion. — Landry aime et est aimé, et c'est Landry qu'on épouse. Rien n'est plus simple que ce petit thème, sur lequel M. de Lajarte a brodé une excellente partition. Il y a, dans l'ouverture, une bourrée d'Auvergne d'un effet pittoresque et vrai, d'un style à la fois original et naïf. Et puis un air mutin : *S'il faut plaire, eh bien, l'on plaira*; une scène comique : *Rosa, la Rose*; un duo qu'on a bissé, et enfin de jolies mélodies sans prétention, qui ont assuré le succès de cet ouvrage intitulé : *Mamzelle Pénlope*.

La Polka des sabots, petite paysannerie très-française amusante, paroles de M. Dupont, musique de M. Varney, a obtenu beaucoup de succès aux Bouffes-Parisiens. L'auteur du *Moulin joli*, de populaire mémoire, a prouvé une fois encore qu'il y avait en lui l'étoffe d'un compositeur hors ligne. L'orchestre, électrisé par la pensée qu'il interprétait les inspirations de son chef, a parfaitement secondé la verve et le brio des chanteurs.

Plusieurs journaux ont annoncé, comme un fait accompli, la vente du violon de M. de Bériot à M. Henri Wieniawski, moyennant la somme de 20,000 francs. Voici, jusqu'à présent, à quelles proportions l'affaire se réduit. Les deux célèbres violonistes se rencontrèrent l'été dernier à Ems. Après avoir joué sur le violon de M. de Bériot, chez lui, en présence de Piatti et de Seligmann, Henri Wieniawski lui demanda s'il serait disposé à se défaire de son magnifique Maggini. « Oui, répondit M. de Bériot, mais pas à moins de 20,000 francs. » Sur quoi M. Wieniawski lui exprima le vif désir d'en devenir acquéreur malgré l'ex-

trême élévation du prix. Cependant un peu d'hésitation eut lieu du côté du vendeur et du côté de l'acheteur : l'un regardait tristement le précieux instrument auquel il fallait renoncer, l'autre comptait ce qui lui restait dans son coffre-fort d'artiste. Bref, on convint de part et d'autre de réfléchir mûrement et de se rendre réponse à Saint-Petersbourg, où les deux artistes célèbres devaient se retrouver. Qu'est-il advenu de leur rencontre ? c'est encore ce que nous ignorons tous.

— M. T. Staveaux, professeur de chant et élève du Conservatoire, vient de publier un recueil de prières pour deux voix égales, avec accompagnement d'orgue ou de piano. *L'Oraison dominicale, la Salutation angélique, le Symbole des Apôtres, et la Confession des péchés*, sont des morceaux remarquables à tous les titres.

— Le célèbre compositeur Louis Spohr, directeur général de la chapelle électorale de Hesse-Cassel, est mort le 22 octobre dernier, dans sa ville natale.

— On répète activement à l'Opéra l'ouvrage nouveau du prince Poniatowski.

— Il est question, dit l'*Indépendance Belge*, de représentations qui doivent être données par Roger au Théâtre Impérial de Musique. Le célèbre artiste a déjà répété, sans aucune difficulté, avec Bonnehée, le duo de *la Reine de Chypre*, où l'on sait que Gérard commence sa partie l'épée à la main.

— M. Fétis surveille en ce moment la publication de trois ouvrages nouveaux : la *Biographie des Musiciens*, la *Philosophie de la musique*, et l'*Histoire générale de la musique*.

— Sa Majesté l'Impératrice a envoyé une médaille à tous les auteurs et compositeurs des pièces et des cantates exécutées sur les théâtres de Paris le 15 août dernier.

MARIE LASSAVER.

Economie Domestique

POUDDING AUX BISCUITS.

Prenez de gros biscuits ou bien des morceaux de biscuits de Savoie, des raisins secs sans pépins, des raisins de Corinthe, lavés et épluchés, quelques morceaux de cédrat confit, coupés en petites lames. Beurrez un moule, arrangez y avec ordre les biscuits et les fruits, en alternant les couches, et lorsqu'il est à peu près rempli, versez y une crème légère à la vanille; faites cuire au bain-marie pendant une heure; servez-le, arrosez de crème, ou bien de gelée de groseilles délayée dans un peu d'eau.

COTELETTES DE VEAU A LA MILANAISE.

Trempez les côtelettes dans du beurre fondu, puis dans de la mie de pain très-fine, trempez-les une seconde fois dans des œufs battus et assaisonnés de sel, poivre et persil haché, panez encore une fois; faites

cuire les côtelettes dans du beurre, sur un feu doux, jusqu'à ce qu'elles soient bien colorées. Couvrez-les d'une sauce tomate, et servez-les avec du macaroni.

REMÈDE CONTRE LES FOULURES.

Battez en neige de la glaire d'œuf; lorsqu'elle est ferme, ajoutez-y de l'alun en poudre, jusqu'à ce que le tout ait pris une légère consistance; mettez ce mélange entre deux linges fins, et appliquez-le sur le membre foulé, lorsque la première inflammation aura disparu.

Parmi les remèdes les plus répugnants à l'œil et au goût, sont ceux qui offrent un aspect oléagineux, mais on peut les déguiser. Ainsi, pour l'*huile de foie de morue*, on peut tremper dans du rhum la cuiller où on va la verser, et prendre immédiatement l'huile; le rhum en neutralisera l'odeur et le goût.

Correspondance

PLANCHE DE BRODERIES.

PLANCHE XII. — 1, Mouchoir de jeune fille. — 2, Écusson dudit mouchoir, avec Mathilde. — 3, Bande pour jupon. — 4, Riche Garniture à soutacher. — 5, Mouchoir élégant. — 6, Écusson dudit mouchoir, avec A. M. — 7, P. R. — 8, F. L. — 9 et 10, Parure élégante à broder sur mousseline. — 11, Écusson avec D. B. — 12, L. Q. — 13, A. R. — 14, F. R. — 15, P. R. — 16, V. B. — 17, Coin de mouchoir avec F. L. — 18, Dessin de porte-cigares. — 19, E. N. — 20, C. R. — 21, S. T. — 22 et 23, Parure Tom-Pouce à broder sur toile ou sur nansouk. — 24, Écusson avec A. F. enlacés. — 25, L. B. — 26, H. L. — 27, M. C. — 28, M. N. enlacés. — 29, Écusson avec Isabelle.

PLANCHE DE PATRONS.

30 à 31, Chemise de petite fille. — 32 à 38, Veste Zouave. — 39 à 41, Corbeille-Plateau pour cartes de visite. — 42, Burnous ou sortie de bal au tricot.

« Ah! chère Florence, que de choses à te dire! Voyons, pour un instant, laisse ton ouvrage, afin de m'écouter avec plus d'attention.

— Ne t'en déplaie, Jeanne, je n'en ferai rien; d'abord, parce que le bon Dieu, en me donnant pour travailler des doigts et des yeux, m'a donné aussi d'excellentes oreilles pour écouter ton babillage, ce qui me permet d'être à toi en même temps qu'à ma tapisserie; ensuite parce que mes instants sont comptés, et que, sans ton active coopération, je ne finirai pas ma tâche.

— Mais, Florence, je venais pour te faire une visite, et pas du tout pour tirer l'aiguille.

— Point de visite en décembre, réservons-les pour le mois prochain.

— Je t'assure que je ne suis pas le moins du monde disposée au travail.

— Ni moi à la causerie.

— Que tu es originale! Moi, je puis au moins expliquer, sinon justifier, mes dispositions anti-laborieuses, tandis que *ta grandeur* ne peut avoir que de fort mauvaises raisons.

— J'écoute ton plaidoyer.

— J'ai dit qu'aujourd'hui l'oisiveté a pour moi des charmes, et j'ajoute que cet état va durer environ de trente à trente-un jours. C'est que décembre apporte avec lui tant de préoccupations que tout est dissipation au dedans, comme tout est mouvement au dehors.

D'abord, c'est une rentrée générale : aux Tuileries, au bois, au théâtre, partout ont lieu des reconnaissances sans fin.

Un visage ami, perdu de vue depuis longtemps, vous apparaît tout à coup, et vous avez peine à le reconnaître : les temps sont si changés! C'était par un beau jour de soleil qu'on s'était dit adieu : l'alouette chantait

dans les prés, les toilettes étaient fraîches et légères, et voilà qu'on se retrouve par une température au-dessous de zéro : adieu lumière, adieu chaleur, adieu fleurs et mousselines; le froid, les fourrures et les joues violettes, voilà les présents de l'hiver.

C'est à peine si l'on ose lever son voile pour s'embrasser, et sortir les mains de son manchon pour se les serrer.

On commence un dialogue vingt fois interrompu par un passant mal appris qui vous sèpare brusquement, par un coup de vent qui vous contraint de chercher un refuge sous une porte cochère, chez Boissier ou chez Julien : « Oh! bonjour, chère! comment va? — Le mieux du monde, et vous-même? — A ravir. Qu'êtes-vous devenue depuis six mois? — J'ai voyagé. — Et moi de même; comment ne nous sommes-nous pas rencontrées? — J'étais en Italie. — Et moi en Ecosse. »

Puis viennent les visites des magasins, l'examen des étalages, une toilette entière à renouveler : « Oh! petite mère, que j'aime ce manteau! c'est ainsi que j'en rêvais un. — Entrons, ma fille. » On entre : « Le prix de ce manteau, monsieur? — Madame, c'est une véritable occasion : velours tout soie, doublure ouatée et piquée, coupe irréprochable et cachet parfait. Nous vous en mettrons deux de côté, n'est-il pas vrai, madame? — D'abord, monsieur, je n'ai qu'une fille; ensuite je tiens à connaître le prix d'une chose avant de l'acheter. — Madame, le prix ne peut vous arrêter : ce vêtement n'est marqué que deux cents francs. — Vois, ma fille, si cette dépense énorme t'est permise. — Oh! non, maman, c'est beaucoup trop cher. — Madame, reprend l'insidieux commis, nous avons des vêtements plus simples, quoique fort distingués; voulez-vous en voir en drap? »

O vertu, viens à mon secours! Déjà le somptueux.

vêtement a passé de mes épaules sur celles d'une autre jeune fille, bien privilégiée celle-là, qu'accompagne une madame tout enfouie dans sa martre-zibeline. Le manteau paraît de son goût, l'adresse est donnée, demain la bienheureuse entrera en possession.

Et moi, il faudrait me contenter d'un simple paletot de drap ! Fortune, fortune, que de bassesses tu ferais commettre !

Je boude et déclare que le drap ne me convient pas. Nous sortons ; ma bonne mère garde le silence, silence de mauvais augure, éloquente expression de son mécontentement.

Sur le trottoir, je récapitule et additionne les étrennes en espèces que me réserve le premier janvier de l'an de grâce 1860 : soixante francs d'une part, quarante de l'autre, et puis trente, et puis encore cinquante : grâce au ciel et à la générosité de mes très-chers oncles, la dépense du manteau de velours sera presque couverte : « Ma bonne mère, en me déclarant tout à l'heure dans l'impossibilité d'acheter ce vêtement si commode et si chaud (je n'ose dire si somptueux), je n'avais pas pensé à la somme dont je vais pouvoir disposer à la fin du mois. — Mais, mon enfant, cette somme, tu ne la possèdes pas encore, et je croyais, d'ailleurs, que ton intention était d'en aliéner une partie en faveur de Thérèse, dont le fils, au printemps, sera de la conscription. »

Que répondre ? O messieurs les marchands, que c'est mal à vous de créer de si belles choses, objets de la convoitise de toutes les jeunes filles. Par pitié pour celles qui, comme la pauvre Jeanne, n'ont que de modestes pensions, n'étaiez pas aux yeux ce que vous refusez à la bourse ! Le combat intérieur qui se livre en nous est si pénible à soutenir que pour une fois j'ai triomphé, mais que je ne réponds pas de l'avenir.

Eh bien ! Florence, qu'en dis-tu ? Ne vois-tu pas combien il est difficile de prendre un tricot ou une tapisserie quand on a l'esprit rempli de tant de choses, et le cœur agité de sentiments si tumultueux ? Je te le disais en commençant : Décembre est par excellence l'époque du bruit, du mouvement et des grosses dépenses. Alors, plus de réflexions possibles, un étourdissement général...

— C'est singulier, Jeanne, mais je pense tout différemment. Pour moi, décembre est, au contraire, un temps de méditation et de travail ; de travail, puisqu'il faut venir en aide à nos bourses, en demandant secours à nos doigts pour la confection des présents qu'il nous est si doux d'offrir ; et de méditations aussi, car l'approche de Noël et la fin d'une année, voilà deux sources de graves enseignements. Tu parlais de retour tout à l'heure, et du plaisir qu'on éprouve à se revoir après un long temps ; mais, ce que tu n'as pas dit, c'est que les réunions sont rarement au complet ; c'est que sur le chemin de la vie, beaucoup s'arrêtent sans atteindre le but, et que telle enfant qui commençait joyeusement cette année ne la verra pas finir ; telle autre était heureuse, et Dieu l'a frappée dans ses plus chères affections ; celle-ci riche, qui demande maintenant à son travail le pain d'une famille.

Voilà ce que je pensais, Jeanne, et pourquoi tu m'as trouvée si peu disposée à causer.

A tes yeux, décembre est la personnification du

mouvement et de la dissipation, et moi, je le trouve morne à faire peur, et triste comme tout ce qui finit.

Quant aux tentations dont tu declares être assaillie, et qui te font commettre cent péchés d'envie, il est bien facile avec un peu de raison de s'en délivrer.

Il faut, d'ailleurs, à tout prix, perdre cette habitude, qu'une femme contracte si facilement, de désirer tout ce qui lui semble désirable. Sur cette pente, on glisse si vite, et il est si difficile de s'arrêter ! Hier, c'était d'un manteau que tu avais envie ; et aujourd'hui ? et demain ?

Ah ! ma pauvre Jeanne, que deviendrions-nous si nous ne prenions de bonne heure l'habitude de vaincre nos désirs, de surmonter nos penchants, de résister à nos volontés, de nous maîtriser, enfin ?

Je suis bien sûre que, sur ce point comme sur beaucoup d'autres, je me trouve d'accord avec nos amies, et qu'elles me prêteront leur concours pour former au renouvellement de l'année une ligue de jeunes filles raisonnables, faisant de généreux efforts pour résister aux progrès toujours croissants de ce luxe qui désole nos pères et nos mères.

Recevez donc à l'avance, chères amies, mes remerciements, avec l'expression de notre gratitude pour les marques de sympathie et d'affection que nous ont envoyées un grand nombre d'entre vous. Soyez assurées qu'à l'avenir, comme par le passé, notre dévouement ne nous fera pas défaut, et que nos efforts tendront sans cesse à vous prouver que Jeanne et Florence sont bien réellement pour vous de fides et bonnes amies.

COTÉ DES BRODERIES.

1, Mouchoir de jeune fille, feston et plumetis.

2, Ecusson, plumetis, avec *Mathilde*, petite ronde, plumetis.

3, BANDE pour jupon, robe d'enfant ou garniture de taie d'oreiller ; point d'armes et plumetis, ou bien broderie anglaise.

4, RICHE DESSIN à soulacher, pour manteau ou robe d'enfant.

5, MOUCHOIR ÉLÉGANT, feston, plumetis et point d'armes. La planche donne le quart de ce mouchoir, comme elle a donné le quart du mouchoir numéro 1. Ces deux modèles, tout nouveaux, sont très-petits et exigent au bord l'addition d'une valenciennienne ou d'une guipure.

6, ECUSSON dudit mouchoir, plumetis ; avec A. M., petite romaine, plumetis.

7, P. R., grande romaine ornée, cordonnet et feston.

8, F. L., cordonnet et plumetis.

9 et 10, PARURE ÉLÉGANTE à broder sur mousseline ; plumetis, point d'armes et jours. Au bord de cette délicieuse parure, doit être cousue une petite valenciennienne.

11, ECUSSON, plumetis et point d'armes, ou feston ; avec D. B., petite romaine, plumetis.

12, L. Q., romaine très-simple, point de poste et point de chaînette.

13, A. R., gothique, cordonnet.

14, F. R., anglaise, cordonnet et feston.

15, P. R., anglaise unie, cordonnet.

16, V. B., anglaise ornée, plumetis et point d'armes.

17, COIN DE MOUCHOIR, guirlande, plumetis et point d'armes; avec *F. L.*, petite romaine, plumetis.

18, DESSUS DE PORTE-CIGARES, à broder sur cuir de Russie. La bordure est en fine soutache d'or, le semé en perles; les contours des feuilles et de la rose peuvent être également indiqués par une soutache; un fil d'or, retenu par un cordonnet très-fin, marque les tiges et les nervures.

19, *E. N.*, petite romaine, cordonnet.

20, *C. R.*, romaine unie, cordonnet.

21, *S. T.*, anglaise, cordonnet.

22 et 23, PARURE TOM-POUCE, à broder sur toile ou sur nansouk double, plumetis.

24, ÉCUSSON RICHE, plumetis et point d'armes; avec *A. F.* enlacés, anglaise, cordonnet.

25, *L. B.*, anglaise, point de poste.

26, *H. L.*, anglaise, cordonnet et feston.

27, *M. C.*, romaine ornée, avec guirlande, plumetis.

28, *M. N.* enlacés, lettres variées, plumetis et point d'armes.

29, RICHE ÉCUSSON, plumetis; avec *Isabelle*, romaine, cordonnet.

COTÉ DES PATRONS.

30 et 31, CHEMISE DE PETITE FILLE. Le numéro 30 est la moitié du devant. Le dos, au reste, est identique. Le numéro 31 est la manche. Autour du cou et au bord de la manche, doit être cousu un des petits entre-deux dont nous avons donné le dessin sur nos précédentes planches.

32 à 38, VESTE ZOUAVE à soutacher sur drap ou sur cachemire.

32, Devant.

33, Dos.

34, Premier côté du dos.

35, Deuxième côté du dos.

36, Manche.

37, Parement de la manche.

38, CROQUIS DE LA VESTE ZOUAVE. — Ainsi que l'indique ce croquis, le devant reste ouvert et est garni d'aiguillettes, de grelots ou de glands; les manches ont les mêmes ornements. Sous cette veste, est une espèce de guimpe large et flottante.

39 à 41, CORBEILLE-PLATEAU pour cartes de visites (1).

42, SORTIE DE BAL au tricot.

Prenez 40 grammes de laine blanche, 40 grammes de laine de couleur bleue ou rose, et de grosses aiguilles.

Montez 80 mailles, faites 35 tours roses et 35 tours blancs (un tour comprend deux aiguilles).

Cela fait, surjetez, c'est-à-dire arrêtez toutes les mailles.

Ce premier morceau est destiné au capuchon de la sortie de bal.

— Pour l'empêchement, qui sert à réunir le capuchon à la pèlerine, montez 125 mailles, faites 10 tours blancs, 10 tours roses, — puis surjetez.

— Pour la pèlerine, montez 250 mailles — faites 43 tours roses, 50 tours blancs — puis surjetez.

Pour monter la sortie de bal, il suffit de froncer le capuchon de chaque côté, puis de monter ledit capu-

chon sur l'empêchement, en réservant 8 mailles sur chaque côté de ce morceau.

Froncez aussi les côtés de la pèlerine en hauteur et en largeur, et fixez-les sur le second côté de l'empêchement : le capuchon retombe alors sur la pèlerine.

Dans la pèlerine, il doit y avoir autour du rose une bordure blanche; c'est pour cela que l'on fait 50 tours blancs et 43 tours roses. La bordure a donc 7 tours blancs.

— Enfin, achetez 2 mètres de ruban rose : 80 centimètres pour un nœud piqué sur le capuchon, et 1 mètre 20 pour les brides.

MODES.

« Avec quelle impatience nous vous attendions, chère madame ! vous seule pouvez nous tirer d'un grand embarras ; devons-nous espérer que cette fois encore vous ne nous ferez pas défaut, et répondrez à toutes nos questions ?

— Sans doute, mes belles demoiselles, puisque je suis votre bonne amie et que ma plus douce satisfaction est de vous être agréable en même temps qu'utilité.

De quoi s'agit-il ?

— Oh ! madame, ne le devinez-vous pas ?

— Pas le moins du monde.

— Pourtant, c'est aujourd'hui le 1^{er} décembre, et dans un mois...

— Ce sera le 1^{er} janvier, vérité qui n'a pas besoin de démonstration.

— Eh bien, madame, le 1^{er} janvier c'est le jour des souhaits et des étrennes.

— Et pour vous, la somme des unes est égale à la somme des autres, puisque vous êtes d'aimables jeunes filles aussi reconnaissantes que gâtées. Je sais tout cela.

— Ce que vous savez bien aussi, c'est l'embarras dans lequel nous jette le choix des étrennes à donner et à recevoir. Car maintenant que nous sommes grandes et que plusieurs d'entre nous sont honorées du titre de tante, il nous faut songer, non pas seulement à nos amies, mais aussi à tout ce joyeux petit monde, si sage et si discret pendant la dernière semaine de décembre.

De plus, afin d'être bien sûrs que les étrennes qu'ils nous destinent seront reçues avec plaisir, nos bons parents ont l'attention de nous consulter et d'abandonner à notre volonté le soin de choisir : comprenez-vous la difficulté ?

— Je comprends que bien des jeunes filles voudraient être dans un pareil embarras ; elles sont si nombreuses, celles que le 31 décembre trouvera courbées sur leur métier, sans que le lendemain doive leur porter ni joie ni espoir ! O mes enfants, vous les privilégiées, pensez un peu, pensez beaucoup à ces jeunes sœurs que vous voyez passer sous vos fenêtres, et qui ont, hélas ! de bien autres préoccupations que le choix des étrennes ! Demandez-vous quelle vertu doit être la leur pour regarder sans envie ces vêtements chauds et élégants dont vous êtes enveloppées, pendant qu'elles grelottent dans une pauvre robe de toile. Pour un instant, oubliez que vous êtes des enfants gâtées, riche et trop heureuse, et comprenez ce que les pauvres filles doivent éprouver quand leurs yeux s'arrêtent sur ces riches étalages où tout est

(1) Voir l'explication à la fin de la Correspondance.

tentation : oh ! alors, votre choix ne sera pas long, et ce qu'une fois déjà, je vous ai conseillé, vous le ferez généreusement, trop heureuse de porter une robe moins riche, mais avec le superflu de laquelle vous aurez couvert une chrétienne comme vous.

Ainsi, chères amies, plus de plaintes sans fondements, mais, au contraire, un visage heureux, satisfait et reconnaissant.

A la bonne heure, je vous retrouve telles que je vous aime, et je vais essayer de vous aider à choisir au milieu de toutes ces belles choses, à vous destinées.

Procédons avec ordre.

A vous, grandes personnes, qui savez faire de la fortune un assez bon usage pour que vos mères remettent entre vos mains, avec une *pension*, le soin de votre entretien, je donne ce conseil : ne demandez pas de futilités, pas même ce bijou qui vous tente et que vous aurez certainement tôt ou tard ; choisissez de préférence un vêtement, une fourrure, si votre pension est modeste ; un meuble, si votre garde-robe est au grand complet, ou bien enfin un objet de lingerie.

Suivez-moi un instant chez madame Gillard, et jetez les yeux sur les parures de toutes sortes, si coquettement entourées de faveurs roses ou bleues : voici une toilette en fine batiste, bien délicatement brodée ; la coupe en est parfaite, c'est le col dit Tom-Pouce qui sied à ravir, avec une robe montante et de couleur foncée.

Pour visite, prenez cette toilette de mousseline suisse garnie d'une valenciennaise ; les manches sont simples et jolies : un très-large bouillon d'organdi, terminé par un entre-deux dont la broderie rappelle celle du col, et qui n'étant pas ajusté au poignet, permet de mettre des bracelets ; au bord de l'entre-deux est une valenciennaise.

Pour soirée, un fichu Paysanne, Clotilde, Marie-Antoinette, ou Charlotte Corday, en mousseline, en organdi, ou en tulle, avec garniture brodée, valenciennaise ou guipure.

Pour le matin et les jours de rhume, cette gentille fanche de mousseline, attachée sous le menton par un nœud de velours pêche.

Où encore ce petit bonnet tout simple avec brides de taffetas blanc.

— Tout cela sans doute est fort joli, madame, aussi ne manquerons-nous pas d'aller rendre visite à madame Gillard, que nous connaissons bien, puisque c'est à elle qu'a été confié notre trousseau de jeune fille ; mais nous sommes si gâtées que nous pouvons porter nos vœux plus haut.

— Choisissez alors une voilette de Chantilly ou bien une sortie de bal.

— Ce n'est pas ce que nous désirons.

— Mais quoi donc, exigeantes enfants ? Si je vous propose une robe de taffetas Pompadour pour soirée, une pelisse de velours noir, un manchon d'astrakan noir ou gris, vous allez encore branler vos petites têtes en faisant cette moue qui veut dire : « Vous n'y êtes pas. »

— Et pourtant vous y étiez le mois dernier, alors que vous nous fîtes de la veste zouave une description si séduisante ? Depuis ce jour-là, nous y pensons sans cesse, et ne serons heureuses que si la Noël nous

apporte sur l'une des branches de son bel arbre, le gentil vêtement en question.

— Rendez-moi grâce alors de si bien deviner vos plus secrètes pensées, et de combler vos plus ardents désirs : la planche du mois est riche d'un patron soulaché de veste zouave, que madame Gillard a taillé pour vous. Faut-il vous dire quelque chose de plus ? si le temps vous manque pour travailler pour vous, ce dont j'ai peur, vous trouverez dans la maison citée plus haut ce vêtement qui vous fait envie.

— Nous voici satisfaites et reconnaissantes. Maintenant, madame, que pouvons-nous offrir à une amie ?

— Cela dépend de la somme que vous voulez consacrer à ce présent. Une demi-douzaine de mouchoirs de batiste ornés d'un joli chiffre : voilà un cadeau peu dispendieux. Une couronne de verveine, de pâquerettes, ou de petites roses pompons, pour le prochain bal : voilà un beau souvenir.

Il vous reste encore à choisir un de ces bijoux : un médaillon, un bracelet de cheveux, une broche, une boucle de ceinture ou des boutons de manches.

A ce propos, laissez-moi vous apprendre la nouveauté :

Les doubles boutons que vous connaissez sont remplacés par un seul gros bouton, entrant à la fois, grâce à un ingénieux mécanisme, que je ne puis vous expliquer ici, dans les deux boutonnières de vos manches.

Ce bouton unique se fait en or mat ; les plus élégants sont enrichis de petites fleurettes en rubis, émeraudes ou saphirs ; les plus simples, tout unis, ont, comme ceux-ci, un cachet tout à fait aristocratique.

— Et pour nos neveux ?

— Aux babies, un bonnet brodé par vos belles mains, de petits chaussons de cachemire, une capote en cachemire, ou enfin un bavoir garni d'une valenciennaise.

A une demoiselle de sept ans, une guimpe plissée, un petit col, un manteau ou une robe.

Et pour un jeune homme, une cravate, des mouchoirs de poche ou une toque de velours.

Vous voyez que je suis pour les utilités, et que je ne mets pas même le bout du pied dans le domaine des joujoux, ce qui nous entraînerait hors de notre sphère.

Il me resterait encore mille et un conseils à vous donner, et plus d'une prière à vous faire : oublierez-vous les éternelles des pauvres ?

Oh ! non, n'est-il pas vrai ? et sur le capital que vous destinez aux achats du 1^{er} janvier, vous commencerez par prélever la *dîme sainte*.

Passons donc à l'explication de la planche de travaux, qui vous servira à compléter vos éternelles à donner ; et recevez les souhaits de bonne année de votre amie.

EXPLICATION DE LA PLANCHE D'OUVRAGES.

Ouvrages au crochet.

Blague, cordonnet bleu et fil d'or.

Aumônière, dessin oriental, cordonnet et fil d'or.

Bourse ronde, cordonnet et fil d'or.

Ménagère anglaise, fermée par un petit fermoir.

Application de velours sur satin.

Richesse dessin destiné à faire un dessus de buvard

Ces cinq ouvrages se trouvent échantillonnés chez madame Legras, quise charge d'envoyer aux abonnées les fournitures nécessaires à la confection de ces différents objets.

CORBEILLE-PLATEAU, POUR CARTES DE VISITE.

— Que dites-vous, amies, de cette surprise que vous apportez votre journal? Vous admirez la fraîcheur du coloris, l'élégance et la grâce des guirlandes; mais plus d'une, parmi vous, tourne et retourne en tous sens la feuille de Bristol sans trouver le mot de l'énigme, l'explication du petit travail dont le résultat sera la confection d'une corbeille aussi coquette qu'indispensable, du 1^{er} au 30 janvier.

Cette explication, la voici :

— Découpez avec soin les huit parties encadrées de filet bleu, en suivant exactement ce filet.

— Découpez de même le neuvième morceau, auquel on a donné la forme d'un octogone, et qui servira de fond à la corbeille.

— Avec un poinçon ou une grosse aiguille, percez avec précaution, de peur de déchirer le bristol, les quatre coins des huit morceaux, coins marqués de points bleus.

— Percez de même l'octogone aux 16 points indiqués.

— Achevez une pièce de petit ruban dit *sinet*, pièce dont le prix est de 50 centimes.

— Coupez 16 bouts de 20 centimètres.

— Prenez un de ces rubans et, avec le poinçon, entrez-le dans le trou A (planche jaune, côté des patrons, n° 40), de manière que le bout ressorte à l'envers du bristol.

— Prenez un 2^e morceau de carton.

— Entrez l'autre bout de ruban dans le trou B.

— Tirez les deux bouts de ruban pour rapprocher les deux cartons, et faites à l'envers un petit nœud avec boucle.

— Prenez un 2^e ruban.

— Entrez-le dans le trou C.

— Prenez un 3^e carton que vous rattachez au 2^e, comme ce 2^e a été rattaché au 1^{er}, par le ruban noué à l'envers.

— Ainsi pour les 8 cartons.

— Quand ces 8 cartons ont été rattachés entre eux, par 8 nœuds, prenez l'octogone.

— Prenez un ruban (le 9^e).

— Piquez-le dans les deux trous EF (n°39), de manière que les bouts ressortent à l'endroit (sur le côté enrichi d'un bouquet).

— Piquez maintenant un de ces bouts dans le trou E, prime du premier carton, et l'autre dans le trou F, prime du second, de manière que les bouts ressortent à l'envers.

— Du côté de cet envers, faites un nœud qui sert à réunir deux cartons à l'octogone, nœud qui se trouve au-dessous de celui que vous avez fait pour réunir deux cartons. Le n° 41 vous donne le croquis de la corbeille ainsi montée.

EXPLICATION DE LA GRAVURE DE MODES.

Toilette de ville. — Robe de taffetas antique, forme tunique, — nœuds de velours sur le corsage, le devant de la jupe et les manches. — Au bord des manches, garniture tuyautée. — Sur le corsage, même garniture simulant une pèlerine cardinale. — Col et bouillons de mousseline.

Toilette de soirée. — Robe de gaze de Chambéry, à deux jupes; la plus longue garnie de deux volants, la plus courte, d'un seul. — Corsage décolleté, manches courtes. — Draperie formant berthe croisée, et se terminant sur le côté par un nœud à larges bouts. — Guimpe plissée et manches de mousseline.

Toilette d'enfant. — Robe et basquine de popeline, avec ornements de velours et soutache. — Col et manches en batiste. — Chapeau amazone.

ÉPHÉMÉRIDES

2 Décembre 1805. — Bataille d'Austerlitz.

Le 2 Décembre 1805, l'Empereur célébrait l'anniversaire de son couronnement par une victoire à jamais célèbre, et le nom d'Austerlitz s'inscrivait à la suite de ceux d'Arcole, des Pyramides et de Marengo. Le bulletin de cette victoire est un chef-d'œuvre d'éloquence militaire, chacun y a sa glorieuse part,

caractérisée d'une ligne: le maréchal Lannes a été digne de lui-même; le colonel Constant Corbineau s'est couvert de gloire, il a eu trois chevaux tués sous lui en enlevant trois drapeaux à l'ennemi; Ney s'est immortalisé à cette victoire.

AVIS.

Nous prions avec instance les personnes qui nous enverront leur renouvellement :
1° D'écrire bien lisiblement leur adresse, et surtout d'indiquer avec exactitude le Bureau de Poste desservant le lieu qu'elles habitent;

2° De ne pas nous envoyer en TIMBRES-POSTE le prix de leur abonnement. Nous ne pourrions accepter ce mode de paiement.

Mosaïque

LA ROSE.

La mythologie raconte que, primitivement, la rose était blanche, mais teinte du sang d'Adonis, elle en conserva la couleur.

On représentait la Paix tenant une gerbe d'épis, mêlée de branches d'olivier et de roses. Les anciens faisaient une consommation énorme de roses; les temples, les salles de banquets en étaient jonchés; elles couronnaient les statues des déesses, les prêtres, les victimes, les convives; et le tyran Héliogabale; essayant d'un nouveau supplice, étouffa un grand nombre de compagnons de ses plaisirs sous une pluie incessante de pétales de rosés.

L'île de Rhodes tirait son nom des buissons de roses dont elle était couverte.

Saint Médard, évêque de Noyon, fit de la rose la récompense de la sagesse; on représente sainte Dorothee tenant à la main trois belles roses; sainte Rose de Lima, couronnée des fleurs dont elle tira son nom; sainte Elisabeth de Hongrie et la bienheureuse Germaine Cousin sont également représentées portant des roses dans le pan de leurs robes. La rose, em-

blémée de la charité, est consacrée surtout au Saint-Sacrement.

Les roses figurent dans un grand nombre d'armoiries; on sait le rôle qu'elles ont joué en Angleterre, lors des factions d'York (la rose blanche) et de Lancastre (la rose rouge). Par une antipathie singulière, la reine Marie de Médicis détestait les roses, même en peinture, et le chevalier de Guise tombait en syncope lorsqu'il en voyait une.

..

UN PEU DE PAIN.

Un des capitaines de Fernand Cortez, enrichi par la conquête du Mexique, Juan Yurte, se trouva, dans une de ses expéditions, réduit à une telle extrémité, qu'il donna une barre d'or estimée 800 ducats pour un morceau de pain de maïs.

..

La première règle de la charité chrétienne est qu'on ne peut croire le mal si l'on n'a rien vu, et que l'on doit se taire si l'on a vu.

Lettres de Ganganelli.

EXPLICATION DU RÉBUS DE NOVEMBRE : *Contentement passe richesse.*

RÉBUS



Paris. — Typ. Morris et Comp., rue Amelot, 64.



Wijman et Bignon Imp. r. de la Colonne 15 Paris

M. L. 1859

Journal des Demoiselles

Paris, Boulevard des Italiens, 1.

Décembre 1859

100 Rue du Corne 10^{ème} Porte de l'Europe

Ayuntamiento de Madrid

N^o III

Amsterdam Dinterberg Neuwoudy'sche Boekhandel (Holl.)

Mosaïque

LA ROSE.

La mythologie raconte que, primitivement, la rose était blanche, mais teinte du sang d'Adonis, elle en conserva la couleur.

On représentait la Paix tenant une gerbe d'épis, mêlée de branches d'olivier et de roses. Les anciens faisaient une consommation énorme de roses; les temples, les salles de banquets en étaient jonchés; elles couronnaient les statues des déesses, les prêtres, les victimes, les convives; et le tyran Héliogabale; essayant d'un nouveau supplice, étouffa un grand nombre de compagnons de ses plaisirs sous une pluie incessante de pétales de rosés.

L'île de Rhodes tirait son nom des buissons de roses dont elle était couverte.

Saint Médard, évêque de Noyon, fit de la rose la récompense de la sagesse; on représente sainte Dorothee tenant à la main trois belles roses; sainte Rose de Lima, couronnée des fleurs dont elle tira son nom; sainte Elisabeth de Hongrie et la bienheureuse Germaine Cousin sont également représentées portant des roses dans le pan de leurs robes. La rose, em-

blémée de la charité, est consacrée sur le Sacrement.

Les roses figurent dans un grand nombre de choses; on sait le rôle qu'elles ont joué en lors des factions d'York (la rose blanche) et de Lancastre (la rose rouge). Par une antipathie la reine Marie de Médicis détestait les roses; la peinture, et le chevalier de Guise tomba lorsqu'il en voyait une.

UN PEU DE PAIN.

Un des capitaines de Fernand Cortez, lors de la conquête du Mexique, Juan Yurte, se voyant une de ses expéditions, réduit à une telle misère qu'il donna une barre d'or estimée 800 francs pour un morceau de pain de maïs.

La première règle de la charité chrétienne est que l'on ne peut croire le mal si l'on n'a vu que l'on doit se taire si l'on a vu.

Lettres de Ga

EXPLICATION DU RÉBUS DE NOVEMBRE : Contentement passe richesse.

RÉBUS



Paris. — Typ. Morris et Comp., rue Amelot, 64.



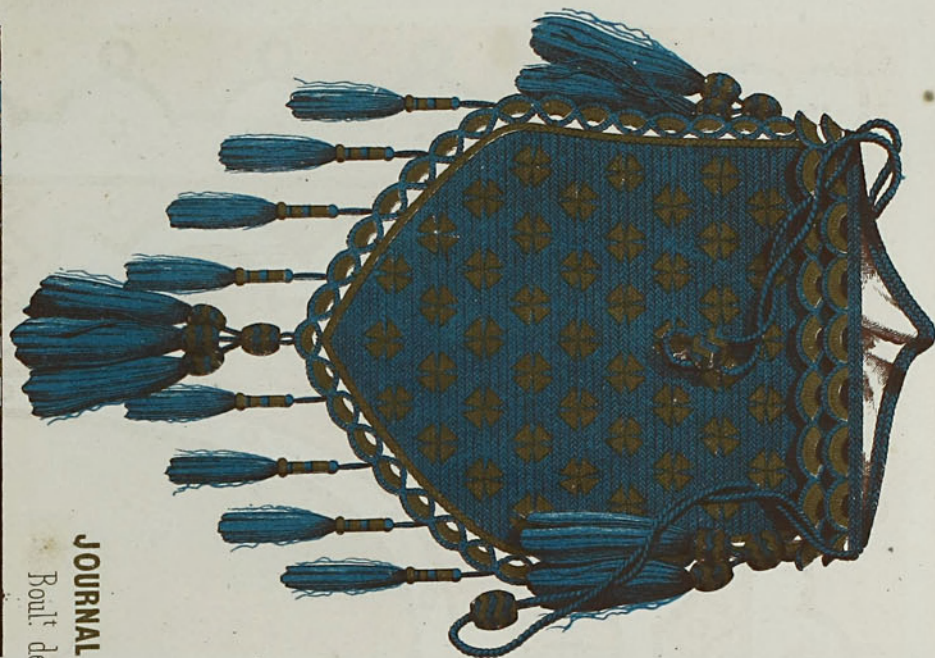
Journal des Demoiselles

Paris, Boulevard des Italiens, 1.

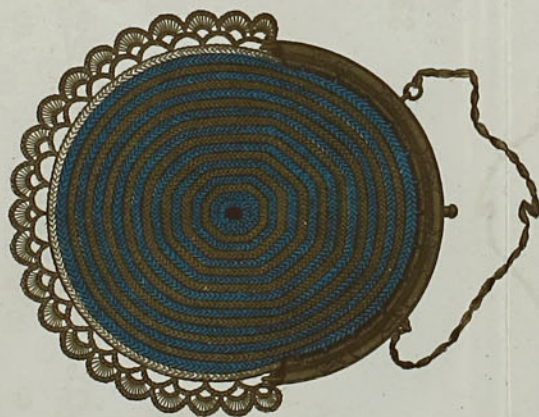
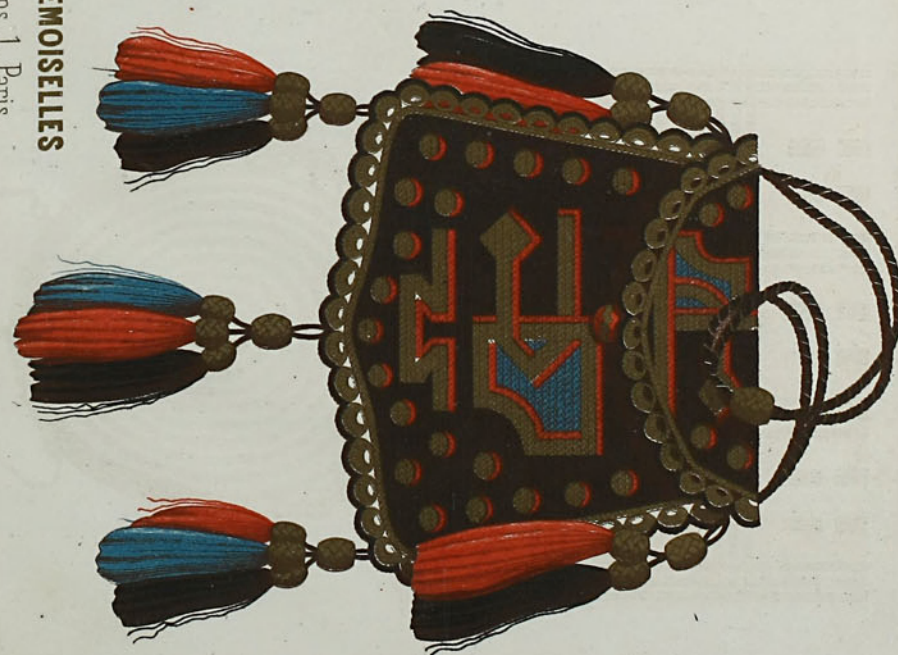
27^e Année Décembre 1859
 Bruxelles Destruberg Rue du Casino 10^{me} Porte de Gênes

Ayuntamiento de Madrid

N° 311
 Amsterdam Destruberg Nieuwmarkt Over Hooft Straat



JOURNAL DES DEMOISELLES
Roul' des Italiens, 1, Paris.



Imp. Duvoy, Pass du Desir, 3, Paris.

TABLE

DU VINGT-SEPTIÈME VOLUME.

INSTRUCTION.

Utilité des Mousses. — Apporitions spontanées et alternances, par M^{lle} Ulliac Trémadeure, page 1. — *Madame de Staël*, 65, 133. — *Pierre Paul Rubens*, par Claude Vignon, 97. — *Voyage en Hongrie*, par M^{me} Emmeline Raymond, 129, 199, 226, 257, 289. — *Causeries artistiques, Salon de 1859*, par Claude Vignon, 161 et 193. — *Madame Desbordes Valmore*, par M^{me} Bourdon, 262. — *Eustache Lesueur*, par Claude Vignon, 321.

BIBLIOGRAPHIE.

De la Charité dans la Conversation, par le père Huguet, mariste, page 6. — *Liens d'Étrennes*, 8. — *La Lampe du Sanctuaire*, par S. Ex. le cardinal Wisemann, 35. — *Lisez et pensez*, par l'auteur des petites choses, 35. — *Le Jardinier des Salons*, par M. Ysabeau, 36. — *Souvenirs et Nouvelles*, par H. Violeau, 67. — *Les Cœurs dévoués*, par A. des Essarts, 68. — *Les Noms de Baptême*, par Léon Scott, 68. — *Madeleine, Récit d'Auvergne*, traduit de l'anglais, de Miss Julia Kavanagh, 106. — *Scènes de la Vie chrétienne*, deuxième série, par E. de Margerie, 134. — *L'Éducation du Foyer*, par M^{me} Molinos Laffitte, 165. — *Les Poèmes de la Mer*, par J. Autran, 201. — *Histoire de France*, par M^{me} Drohojowska, 229. — *La Feuille de Coudrier*, par J. T. de Saint-Germain, 230. — *La Maîtresse de Maison*, par M^{lle} Ulliac Trémadeure, 264. — *Le Compagnon du Foyer*, par M^{me} Surville, née de Balzac, 265. — *Gertrude d'Est*, traduit du Hollandais, par l'abbé D. Cernel, 266. — *Souvenirs d'une Douairière*, par Anna Ediane de L..., 294. — *Des Délassements permis*, par le père Huguet, mariste, 297. — *La Famille Dumontell*, par M^{me} Marie de Bray, 298. — *Promenades parisiennes*, par M. Petit, 298. — *La Chrétienne de nos jours*, par M. l'abbé Bautain, 327. — *Lettres à une jeune fille*, par M^{me} Bourdon, 329. — *Le bon Domestique*, par M^{me} Millet Robinet, 329. — *Du Luxe au point de vue chrétien*, par le R. P. Huguet, 354.

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

Hymn of the Seasons, pages 8. — *Il monte della luna*, Ariosto, 68. — *Trionfo del Tempo*, Petrarca, 268.

ÉDUCATION.

Souvenirs d'une Institutrice, par M^{me} Bourdon, pages 9, 74, 108. — *Une Lionne en Afrique*, par M^{me} la comtesse de la Rochère, 14, 46, 79, 145, 211 et 242. — *Cécile*, par Hippolyte Violeau, 17 et 40. — *Aléys ou la Fête de Saint-Georges*, par M^{me} Bourdon, 37. — *Le Réveil de la Con-*

science, par M^{lle} A. Cleret, 69. — *Wilhelmine de Bloumen-*
tal, par M^{lle} Ulliac Trémadeure, 114, 136, 167. — *Pulchérie*, par M^{me} Bourdon, 141, 173 et 203. — *Jacques Cartier*, par M^{me} Adam-Boisgontier, 177. — *Sur la Sellette*, par M^{me} Amory de Lungerack, 230. — *La Comédie de Société*, par M^{me} Bourdon, 237. — *Marie Anne de Bourke*, par M^{me} de Gaulle, 269. — *Une Source de Bonheur*, 274. — *Romans*, par M^{me} Bourdon, 277. — *Les trois Dols, Simple Histoire*, par M^{lle} Ulliac Trémadeure, 299. — *Madeleine Didion*, par A. Jadin, 306. — *Umottolumifa Kérouerasathaim*, par M^{me} de Stolz, 309. — *Une Pensée amère*, 330. — *Une Influence*, par M^{me} Bourdon, 337. — *La Cuisine historique*, par M^{me} *** , 339. — *Pour quelques Chiffons*, par M^{me} de Gaulle, 342. — *Le Lis d'Ischia*, par M^{me} Bourdon, 355. — *Le Petit Chapeau gris*, par M^{me} Adam Boisgontier, 357. — *Délat, charade en trois tableaux*, par M^{me} Bourdon, 366. — *Petite histoire du mobilier*, par XXX, 369.

POÉSIE.

Vers à un petit enfant, par Alcide de Beauchesne, page 22. — *A la Fleur du blé*, par Ch. Reynaud, 55. — *Cinq ans*, par E. Vignon, 151. — *La Tristesse de Marie*, par Prosper Blanchemain, 248. — *L'Échafaudage*, par Ch. Lafont, 344. — *Après la bataille*, par M. Victor Hugo, 372.

ÉNIGMES HISTORIQUES.

Énigmes, pages 25, 88, 151, 216, 276, 344.
Explications, pages 33, 105, 164, 225, 293, 353.

LE PROGRÈS MUSICAL.

Pages 23, 55, 89, 122, 152, 184, 216, 249, 280, 313, 345 et 373.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

Beefsteaks de veau ; Gâteau de neige, pages 25. — Orangeade ; Punch à l'eau-de-vie ; Punch au vin de champagne, au rhum, aux œufs, au thé, 58. — Beignets de brioches ; Marmelade de pommes aux pistaches, 124. — Menu d'un diner maigre ; Oranges à l'eau-de-vie, 154. — Croquettes de saumon ; Sauce indienne, 250. — Tête de veau en tortue ; Crème à la vanille et aux fraises, 281. — Poires de Rousselet à l'eau-de-vie, 315. — Pain de Semoule à l'Allemande ; Hachis de moutons aux fines herbes ; Thé de bœuf, 347. — Pouding aux biscuits ; côtelettes de veau à la milanaise ; remède contre les foulures, 371.

CORRESPONDANCE ET EXPLICATION DES TRAVAUX.

Pages 26, 58, 91, 124, 154, 186, 218, 250, 282, 315, 347 et 375.

EPHÉMÉRIDES.

Mort de Louis XII, 1^{er} janvier 1515, page 31. — Mort du maréchal de Vauban, 13 mars 1707, page 96. — Peste de Marseille, 25 mai 1720, page 159. — Édit de Henri II, 8 août 1448, page 255. — Bataille de Valmy, 20 septembre 1792, page 288. — Inauguration du Panthéon d'Agrippa, 1^{er} novembre 837, page 352. — Bataille d'Austerlitz, 2 décembre 1805, page 379.

MOSAÏQUES.

Pages 32, 64, 128, 160, 192, 256, 288, 320, 352 et 380.

RÉBUS.

Dessinés par LÉOPOLD LEVERT; gravés par GILBERT.

Qui plus a, plus convoite, page 32. — Mieux vaut un tiens que deux tu l'auras, 64. — Vin vieux, livres vieux, sont loués en tout lieu, 128. — La vertu ne git pas en une bonne œuvre, 160. — Les trompeurs sont souvent trompés, 192. — Les extrêmes se touchent, 224. — Il faut céder à la nécessité, 256. — Les tonneaux vides sont les plus sonores, 288. — A tous ses ennemis, un noble cœur pardonne, 320. — Contentement passe richesse, 352. — Il faut à l'homme un but, 380.

GRAVURES NOIRES.

Les Bourgmestres distribuant le prix du Jeu de l'arc, d'après Van der Helst, page 39. — L'Adoration des Mages, d'après Rubens, 97. — La jeune Mère, d'après Plassan. — Jésus portant sa croix, d'après Lesueur, 321.

18 GRAVURES DE MODES.

Pages 1, 33, 65, 97, 129, 161, 193, 225, 257, 289, 321 et 353.

IMITATIONS D'AQUARELLES, TAPISSERIES, CROCHETS ET AUTRES TRAVAUX EN COULEURS.

JANVIER. Calendrier de l'année 1859. — Une petite marine.

FÉVRIER. Deux modèles de coiffure, imprimés bleu et or. — Grande planche double, imprimée en bleu, contenant 24 modèles divers de filet ou crochet.

MARS. Planche de tapisserie donnant une pantoufle et 4 autres modèles.

AVRIL. Bouquet de pivoines, giroflées, Jacinthes et Lissons, d'après une aquarelle de M^{me} Emeric Bouvet.

JUIN. Deuxième bouquet.

JUILLET. Planche de tapisserie contenant 3 modèles.

AOUT. Deuxième planche, imprimée en vert, et contenant 11 modèles de divers travaux au filet et au crochet.

SEPTEMBRE. Modèle d'une riche guirlande en tapisserie.

OCTOBRE. Une Ménagère, sur canevas préparé.

NOVEMBRE. Modèle de tapisserie: Une jeune marchande de fleurs des environs de Rome.

DÉCEMBRE. Une Planche de petits travaux or et couleur; une Corbeille ornée de guirlandes de roses; pour cadeau d'étranges.

BRODERIES ET PATRONS.

Douze Planches dont six doubles; les douze imprimées recto et verso.

Deux grandes Planches, une verte et une bleue, donnant les patrons — grandeur naturelle, et chaque pièce distincte des autres — de deux mantelets d'été et d'hiver, et les patrons réduits de 8 autres mantelets, 4 par saison.

Le sommaire et l'explication de toutes ces planches se trouvent à l'article *Correspondance*.

MUSIQUE.

JANVIER. L'anneau d'Irma, quadrille par A. SERMAND. — Les Roses blanches, mélodie, par A. CASTEGNIER. — Bode, polka-mazurka, par Oliva ETIENNE.

MARS. Clara Tempête, opérette en un acte, paroles de M^{me} ADAM BOISCONTIER, musique de M. CHAROMONTE, première et deuxième partie.

MAI. Troisième et quatrième parties de Clara Tempête.

JUIN. Cinquième et sixième parties de Clara Tempête.

Nota. L'opérette équivalant à elle seule à toute la musique donnée habituellement pendant l'année, nous prions nos abonnés de remarquer, que tout en étant restées six mois sans en recevoir, elles n'en ont pas moins eu en plus, cette année, l'album du mois de janvier.

